

Le Samedi

VOL. VI.—NO. 47

MONTREAL, 27 AVRIL 1895

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

HEUREUSE MÈRE



—Lisette va monter sur le dos de petite maman pour aller au devant de papa.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
ET SOCIALE,

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR : LOUIS PERRON

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Cents.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. POIRIER, BESSÈTE & CIE, Éditeurs
Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,
MONTREAL.

MONTREAL, 27 AVRIL 1895

Avis important aux lecteurs et abonnés

Avec le présent numéro, le SAMEDI commence la
publication d'un important ouvrage, intéressant toutes
les classes de lecteurs et qui a pour titre :

Histoire Illustrée de Jeanne d'Arc

Par le fait de cette publication, le SAMEDI porte à 24
pages son numéro ordinaire de 16 pages et cela sans
augmentation de prix.Paraîtront successivement, en même temps que les
fascicules ordinaires, les feuilles de titres, de gardes,
de préface et la table des matières, devant former un
tout complet, pouvant être relié, afin de conserver dans
la famille ce magnifique ouvrage, pour la publication
duquel les éditeurs du SAMEDI n'ont reculé devant
aucun sacrifice.Afin de se conformer aux Règlements Postaux, inter-
disant l'encartement de cette prime dans le journal, les
abonnés la recevront par la poste, et les acheteurs au
numéro, en même temps que le SAMEDI, devront en
exiger la remise gratuite.

AVIS SPÉCIAL AUX ABONNÉS

A compter du 27 Avril, le SAMEDI adressera par la
poste à chacun de ses abonnés, indépendamment du
journal et afin de se conformer aux Règlements Postaux,
le fascicule hebdomadaire de

L'Histoire Illustrée de Jeanne d'Arc

Il est bien entendu que c'est un envoi absolument
gratuit que le SAMEDI prie ses abonnés de bien vouloir
accepter à titre de prime.

AVIS SPÉCIAL AUX LECTEURS AU NUMÉRO

A compter du 27 Avril, le SAMEDI commence la publi-
cation de

L'Histoire Illustrée de Jeanne d'Arc

et, afin de se conformer aux Règlements Postaux, il la
fait parvenir directement dans ses dépôts.Chacun des acheteurs au numéro devra donc exiger
à partir de ce numéro et chaque semaine, qu'il lui soit
remis, en même temps que le SAMEDI et gratuitement,
un fascicule de 8 pages de

L'Histoire Illustrée de Jeanne d'Arc

Pensées d'un Ebéniste

La justice est une chose qu'on doit, puisqu'on
la rend.Nous avons le pou et le pouls ; l'un nous mord
et l'autre nous bat.—Les navires qui marchent bien ont généra-
lement de bonnes quilles.Ne soyons pas fiers à l'excès des vertus de nos
ancêtres, si nous ne nous sentons pas le courage
de les imiter. On ne chante pas les louanges des
arbres dont les racines sont profondes, mais
mortes, et dont les branches dénudées ne portent
ni feuilles, ni fleurs, ni fruits.

LE SAMEDI

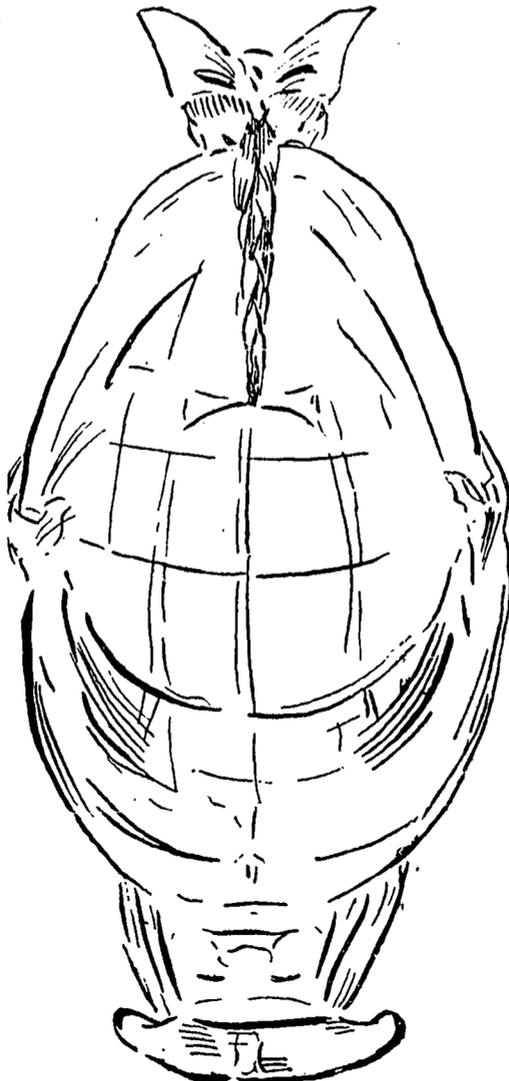
TROP CURIEUX

Le malade.—Mais, docteur, tant de renseigne-
ments ! vous m'en demandez vraiment de trop.*Le docteur (en colère).*—Eh bien, alors, prenez
un vétérinaire ; il ne demande rien à ses ma-
lades.Un pochard considère les girafes d'une ména-
gerie et d'un œil d'envie.—Veinardes, va, elles ne peuvent boire à petits
cous, celles-là !*Boireau.*—Eh bien moi, ma femme ne m'a pas
dit un seul mot désagréable depuis dix ans. Oui
monsieur, il y a eu de cela dix ans, aujourd'hui
même.*L'ami.*—Comment pouvez-vous être aussi sûr
de cette date ?*Boireau.*—Elle est morte, il y a eu dix ans
aujourd'hui.*Bouleau.*—Je connais parfaitement ce qu'il
faut prendre pour le mal de mer !*Rouleau.*—Vous savez cela ?*Bouleau.*—Oui, le steamer pour l'Europe.*Une vieille fille, à son frère, qui déteste les
perroquets.*—Dis, Arthur, quelle est la meilleure
nourriture à donner aux perroquets ?*Le frère.*—L'arsenic.

L'AN 1995

Emilie.—Voulez-vous devenir mon mari,
Edouard ?*Edouard.*—Impossible, Emilie, je ne puis être
qu'un frère pour vous.

LES DEUX NE FONT QU'UN

Vu de dos, c'est la gentille Madame Klaus.
Regardez l'image à l'envers et vous apercevrez, de
face, le long Monsieur Klaus.

LE RHUME

(Pour le SAMEDI)

C'est en vain qu'à rimer ma verve se consume ;
La nuit n'apporte plus son souffle inspirateur ;
Ma muse est insensible aux accents de mon cœur
Elle ne chante plus comme elle avait coutume.Qu'est-ce donc qui s'oppose aux exploits de ma plume ?
Pourquoi vient-il ici ce drôle visiteur ?...
A toi, mon confident, je te le dis, lecteur,
(Ne le répète pas.) Eh bien oui, c'est le rhume !Tu ne le croirais pas mais c'est la vérité,
Par ce rhume maudit je me sens arrêté ;
Ah ! je voudrais le voir rendu chez tous les diables !Moi qui devais, ce soir, lui faire une ode... allons !
Fermions le magasin ; cependant espérons
Que les muses demain seront plus favorables !

LOUVIGNY.

IN CAUDA VENENUM

Alexandre Dumas, fils, dînait à Marseille,
chez le docteur Gistal, un de ses amis.Il avait ébloui tout le monde, pendant le dîner,
de sa verve étourdissante, quand on passa au
salon où le maître de la maison, lui présentant
un album, le pria de bien vouloir y écrire quel-
ques vers de sa façon.

—Volontiers, répond le poète.

Et, sortant un crayon, il écrit sous les yeux de
son hôte qui le suit du regard :Depuis que le docteur Gistal
Soigne des familles entières,
On a démoli l'hôpital...—Flatteur ! fit le docteur interrompant.
Mais Dumas fils ajouta :

Et l'on a fait deux cimetières.

Bouleau.—Avant d'épouser ma femme, je pen-
sais qu'elle était un ange.*Rouleau.*—Et après l'avoir épousée ?*Bouleau.*—Je savais qu'elle l'était.UN PRUDHOMME.—Monsieur, qu'est-ce que
l'Académie française ?UN NATURALISTE.—Monsieur, c'est le cime-
tière Mont Parnasse des vivants.

DISCRETION

Elle.—Notre engagement est un secret, vous
savez !*Lui.*—C'est ce que tout le monde me dit depuis
huit jours.Il y a trois choses en ce monde auxquelles un
homme ne pourra jamais se soustraire :

L'œil de Dieu !

Le cri de la conscience !!

Le coup de la mort !!

La raison revient quand la passion s'en va.

Petite Correspondance du "Samedi"

D... Y.—Reçu envoi, merci.
J... P... L... E... M... P.—Les envois ont été
reçus, mais ne pourront paraître, s'ils sont acceptés par
le comité de rédaction, que suivant l'espace disponible.*J. B. Char (Montréal).*—Quelle est la nature de
l'envoi dont vous nous parlez ? Nous n'avons rien reçu.*J. D., (l'Assomption).*—A notre grand regret cela
nous est impossible, pour le moment du moins. Déjà ré-
pondu à ce sujet dans la *Petite Correspondance* No. 42.
Se référer à l'Avis aux littérateurs.*Z. Paquin, Roméo, Un Esquimaux.*—Merci ; paraîtra ;
mais à son numéro d'ordre.*Marguerite des Prés.*—Toutes nos excuses. C'était
Farine et non Fannio.*R. M., (Québec) ; Sphinx d'Ottawa ; Asselin, (Mon-
tréal) ; F. Weber, (Montréal).*—Toutes nos excuses ; c'est
par erreur typographique que le Fou placé à la case de
la Tour était indiqué blanc ; c'était un Fou noir ; ce pro-
blème est annulé.*Evelina (Montréal).*—Le sonnet en question n'est pas
inédit.

SILHOUETTES DU PLEIN AIR

SILHOUETTE VIRGILIENNE

(Pour le SAMEDI)

"O fortunatos numium sua bona norint agricolus.
(Virgile; Géorgiques.)"

Une vieille maison en bois, grise et basse, située au bord de la route.

Un frêne antique, balaféré, scrofuleux, tout chargé d'horribles cicatrices — comme une femme dont la rivale aurait arrosé le corps de vitriol, — au feuillage roussi, se penchait vers la vieilleasure.

Près de là, dans un parc sans herbe, tondu au ras de terre, trois maigres vaches rousses, assoiffées, meuglaient tristement.

Par instants, quelques corbeaux traversaient l'air d'un vol lourd et inégal, jetant au passage un croassement comme de la fiente.

Au-delà, la campagne s'étendait, pauvre, morne, silencieuse.

Une route tortueuse était là, où personne ne passait, jamais.

Et un pâle soleil automnal souriait faiblement à ce paysage endormi, mort.

L'impression de quelque chose d'éteint, de fini, d'autrefois.

C'était un jour de dimanche.

Le paysan habitué au travail, incapable de repos, enfermé dans sa demeure, ne sait que faire de sa personne.

La porte de la vieille maison était ouverte.

Sur un banc adossé au mur cinq enfants dont le plus âgé pouvait avoir huit ans, étaient assis côte-à-côte immobiles, muets, dans une grande attente. Ils avaient les jambes et les pieds nus et portaient au cou des colliers rouges faits de baies d'aubépine passées dans un fil.

Dans un coin, près d'une fenêtre, une femme grasse, grosse, courte, sans vestige de taille, sommeillait la tête appuyée sur une huche.

La mère, sans doute. Au milieu de la pièce un homme était assis, un enfant — l'aîné — agenouillé entre ses jambes, et le front appuyé sur son abdomen.

Les gros doigts de l'homme erraient dans les cheveux de l'enfant.

L'homme regardait très attentivement; le père cherchait des poux.

ALBERT LABERGE.

LE CARNET DU DOCTEUR

LA HERNIE

On donne le nom de hernie à toute tumeur formée par le déplacement d'un viscère ou d'une portion de viscère qui, échappée de sa cavité naturelle par une ouverture quelconque, fait saillie au dehors.

Les symptômes ordinaires d'une hernie sont les suivants; au niveau d'un orifice naturel de la paroi abdominale, on trouve une tumeur variable, réductible par la pression, saillante dans la situation verticale et sous l'influence de la toux.

La tumeur herniaire tend sans cesse à augmenter de volume et son développement se fait avec une rapidité variable; sa réduction spontanée et définitive est exceptionnelle. Elle détermine un affaissement marqué, surtout dans l'effort et capable de diminuer la durée de l'existence ou de prédisposer à certaines maladies, indépendamment de tout accident.

A part l'opération chirurgicale, la hernie n'a pas de traitement curatif; la contention par le bandage herniaire est le seul appliqué en général comme palliatif.

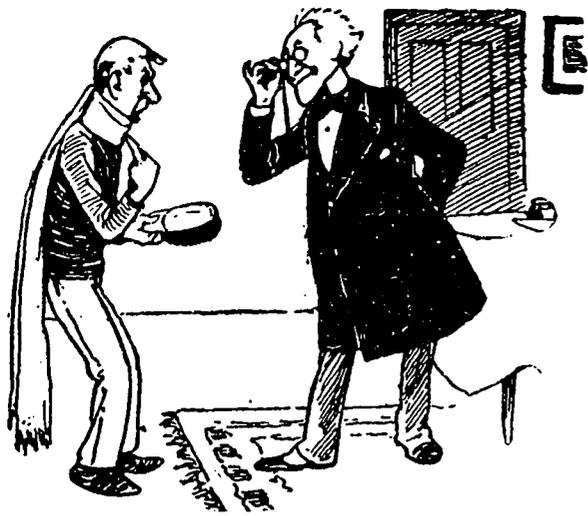


L'institutrice. — Quels sont les fondateurs de Rome?
L'élève. — Roméo et Juliette.

La contention bien faite, en effet, peut prévenir d'une manière certaine l'aggravation du mal en même temps qu'elle dispense de courir les chances de l'opération; mais il faut un bandage qui se supporte bien, contienne la hernie d'une façon continue et que la pression exercée ne distende pas les tissus de la région comprimée.

Les personnes affectées d'accidents qui nécessitent l'emploi d'un bandage, ne doivent pas s'adresser au premier marchand venu pour se procurer cet appareil qui doit toujours être fabriqué par un homme compétent, il est prudent de ne se munir d'un bandage herniaire qu'après consultation d'un médecin, car il est extrêmement important de le prendre tel qu'il convient et suivant la nature de l'affection.

IL AVAIT ÉTÉ ACCROBATE



I —Vous avez mal à la gorge, mon ami! Ne craignez rien, nous allons arranger cela.



II —Penchez-vous en arrière et gargarisez-vous avec cette liqueur.



III —Penchez-vous davantage; ça coulera mieux.



IV —Est-ce assez comme ça, patron?

DOCTEUR OX

Le Barbier. — Vous avez les cheveux bien clair-semés, monsieur.

Le Client. — Ils l'étaient plus que cela il y a trente ans.

Le Barbier. — Vraiment monsieur! Vous me surprenez, car vous ne paraissez pas avoir plus de trente ans vous-même.

Le Client. — Vous êtes dans le vrai, j'ai eu trente ans hier.

PROCÈS SIMPLIFIÉ

Femme avocat. — Témoin, quel est votre âge, s'il vous plaît?

Le témoin, (une vieille fille de 50 ans). — Je suis née la même année que vous, madame Smith.

Femme avocat. — C'est vrai. Mais je pense qu'il est inutile que vous donniez votre témoignage dans cette affaire.

A MARSEILLE

Une marchande de fleurs à un client. — Achetez-moi monsieur, ce beau petit bouquet de violettes; ça ne coûte que deux sous et vous vaudrez au moins quatre sous de plus.

ELLE CONNAISSAIT LES HOMMES



Julie.—Ne t'impatiente pas, Emma, j'aurai vite fini de te rattacher ça !
Emma.—Je suis sûre que Charles aurait mis bien plus longtemps que toi !

LE NÈGRE-BLANC

Il faut avouer que la France n'a rien à envier aux américains quand il s'agit de réclame excentrique.

Hier matin, je fus réveillé, vers les neuf heures, par Adélaïde : — Monsieur, voici une lettre.

Jugez de ma stupéfaction en lisant :

« Ma vieille branche,

« Je connais ta charitable obligeance et viens faire appel à tes sentiments humanitaires. En effet, je viens de fonder la « Société Pernambuco et Co » dont je suis l'ornement directorial.

« La Société Pernambuco et Co a pour devise : *Bouchez les trous, il en restera toujours quelque chose.* Pour ce, j'envoie, durant la saison d'hiver, des tailleurs d'habits visiter les quartiers pauvres de Paris, Lyon, Marseille et Bordeaux, et rapiécer les fonds de pantalon et les coudes des vestons en loques portés par les pauvres diables.

« *Bouchez les trous !... Il en restera quelque chose,* parce que les morceaux d'étoffe cousus sur les habits usés portent tous, en lettres énormes dont la couleur variée contraste toujours avec le ton du drap, des annonces recommandant au public des eaux gazeuses, une agence matrimoniale, certaine poudre épilatoire, etc., etc.

« Je laisse le morceau d'étoffe et l'annonce (5 lignes), appliqués sur le ventre, pour la bagatelle de 80 francs ; le dos, 50 ; les coudes, 27 fr 50 ; le demi-bas reins (côté droit), 35 fr., (côté gauche),

40 fr. (Cette augmentation de 5 francs est indiquée par l'habitude que nous avons de croiser la jambe gauche sur la droite.)

« Il me reste six ventres, neuf coudes et trente-six demi-bas reins qui font dix huit personnalités, au prix réduit de 70 francs l'une. J'espère, ma vieille branche, que tu me boucheras quelques trous, ne serait-ce que pour faire de la réclame à ton récent ouvrage sur : *La transpiration du boudin cuit au four et son utilisation pour le nettoyage des flanelles neuves.*

« En attendant ta bonne réponse, je te la serre.

« PERNAMBOUC »

Mon premier ahurissement passé me fit souvenir que rien, pour Pernambuco, n'était impossible. Bien souvent ce diable d'homme s'était retiré, avec tous les honneurs, des plus mauvaises situations.

L'année dernière, se trouvant dans la plus tenace misère, Pernambuco daigna se dire : « Je n'ai plus le sou et pas de mouchoir, mais il me reste ma peau et quelques os qui valent bien une centaine de francs. N'hésitons pas ! »

Et, sans hésiter, il gagnait les côtes africaines, payait son transport en cuisinant dans les sous-sols d'un paquebot, débarquait après s'être enduit le corps de cirage d'un beau noir bleuté, puis allait sur un marché d'esclaves se vendre cinq louis. Un brave planteur de cannes à sucre se le paya généreusement.

La nuit venue, de vigoureuses frictions au beurre de cacao le rendaient blanc comme neige

pour, le matin, lui permettre de traverser la plantation parmi les nègres respectueux, aller à son propriétaire et lui dire (en anglais, naturellement) :

— Pardon, cher confrère, je suis neuf dans le pays et j'ose croire m'être égaré.

— A votre disposition, cher collègue... Oh ! que je suis heureux de vous voir... Ce qu'on est charmé de trouver un compatriote ! (Toujours en anglais, naturellement.)

— Et moi donc !... J'allais voir la fabrique de sir Croupion.

— Très bien. Sale fabrique ! c'est mon voisin.

Derrière ces cotonniers, là-bas, près des bananiers, tout droit devant vous.

— Merci, cher confrère.

— Heureux, vous dis je, heureux. Je ne vous accompagne pas, car je suis à la recherche d'un nègre acheté d'hier... Au revoir !

— Yes !

Sur le bord de la rivière, dans une anfractuosité, Pernambuco se noircit confortablement et va se vendre comptant à sir Croupion.

Ainsi, de plantation en plantation, Pernambuco parcourt l'Afrique jusqu'au jour où, tombant entre les mains de nègres, vivant du commerce des blancs, il n'obtient son salut qu'en se rennoirissant copieusement pour devenir « cher confrère » (cette fois en langage nègre), juste retour des choses d'ici-bas.

Revenu à Montmartre avec 20,000 livres honnêtement acquises, aujourd'hui, Pernambuco capitonne et bouche les trous des fonds de culotte de tous les mendiants de la capitale.

PARISIEN.

SIMPLE HISTOIRE

Un Anglais et un Allemand se rencontrent dans une auberge d'Espagne où il ne restait pour toute provision qu'un tout petit morceau de viande.

Après une longue dispute au sujet du partage, l'hôtelier propose un arrangement : les deux convives prendront le morceau avec les dents, chacun d'un côté, et au signal donné par l'hôtelier, chacun tirera à lui ce qu'il pourra.

— Etes-vous prêts ? dit l'hôte.

— Yes ! dit l'Anglais sans desserrer ses longues dents.

— Ia ! dit l'Allemand en ouvrant une vaste bouche.

Et John Bull, profitant du moment, s'annexe définitivement le bifteck entier.

AMÉNITÉS CONJUGALES

— S'il n'y avait pas de femmes, disait Madame X..., les hommes ne riraient pas souvent !

— S'il n'y avait pas de femmes, riposta Monsieur X..., ils riraient tout le temps, au contraire, ils n'auraient qu'à consacrer au rire le temps qu'ils passent à pester.

ARGUMENT SANS RÉPLIQUE

Un Normand et un Provençal disputent sur les mérites culinaires respectifs du beurre et de l'huile.

Tout à coup le Provençal s'écrie d'un ton triomphant :

« Eh ben ! pisqué votrè beurre est si bon, essayez donc de faire avec un tableau, ou seulement de sacrer un roi de France ! »

Garçon, vos doigts laissent une empreinte sur les bords de l'assiette ; vos mains sont sales.

— Vous appelez ça des mains sales ! répond le garçon : c'est la sueur. Si le chef vous montrait les siennes, que diriez vous donc ?

Madame Baliveau.—La servante que vous avez, ma chère Alice, me paraît un véritable trésor, jolie, prévenante, douce et tranquille.

Alice.—Oh oui tranquille, ainsi elle ne dérangerait seulement pas la poussière en époussetant le salon.

CHRONIQUE MONDAINE

LA FÊTE DU BAPTÊME

Le baptême est toujours l'occasion d'une fête à moins de circonstances exceptionnelles et douloureuses ; quelqu'en soit l'importance elle est toujours à la charge du père de l'enfant.

C'est un dîner qui, le plus souvent, réunit les invités ; le parrain et la marraine en sont les héros ; placés au centre de la table, ils sont vis-à-vis l'un de l'autre, à la place occupée d'habitude par les maîtres de la maison. Une charmante innovation consiste à tracer sur la nappe, en fleurs roses ou bleues, les initiales de l'enfant baptisé.

Des dragées y figurent toujours au dessert.

Quel que soit le montant de votre fortune, n'oubliez pas ce jour-là les pauvres et les déshérités et envoyez aux enfants assistés des dragées et la desserte de la table.

Devoirs respectifs des parrain et marraine et du filleul

Ils sont tenus de s'intéresser à l'enfant qu'ils ont présenté au baptême.

Au nouvel an, à sa première communion, à sa fête, à son mariage, à son premier succès ; examen, concours, thèse, etc., ils lui doivent un cadeau selon leur fortune.

A moins d'impossibilité, ils voient souvent leur fils spirituel, le conseillent, le dirigent et le réprimandent au besoin.

Le filleul écrit ou rend en personne, ses devoirs à ses parrain et marraine, au jour de l'an, au moins.

En dehors de la famille étroite, c'est à eux, les premiers, qu'il annonce sa première communion, son mariage, en leur demandant d'y assister. Il leur apprend ses succès et les tient au courant de tous les événements importants de sa vie.

Si le parrain et la marraine ne sont pas des amis intimes de sa famille, s'ils occupent une position au-dessus de la sienne, le filleul fait preuve de bon goût et de dignité en s'abstenant de toute familiarité qui pourrait déplaire.

Il remplit ses devoirs, mais ne se rend pas importun. En leur écrivant, il les traite de "Monsieur et cher parrain" "Madame et chère marraine."

BLANCHE DE SAVIGNY.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

VIII

PLUIE ET FLEURS

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville.
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?

O bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie,
O le chant de la pluie !

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'émeut.
Quoi ! nulle trahison ?
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi,
Sans amour et sans haine,
Mon cœur a tant de peine.

PAUL VERLAINE.

ÊTRE ET PARAÎTRE



I

Madame Rouleau.—Diro qu'il faut absolument aller ce soir chez les Bouleau ! c'est ça qui ne m'amuse pas.
Rouleau.—Et moi donc !



II

Madame Bouleau.—Vois-tu, Marie, il n'y a rien de tel que de rester tranquillement au coin de son feu, bien à son aise et sans importuns.
Madame Bouleau.—Tu as bien raison, Bouleau.



III

La serrante.—C'est Monsieur et Madame Rouleau qui sont en bas ; faut-il leur dire de monter ?



IV

Mme Bouleau.—Si c'est possible de venir déranger le monde à pareille heure ? Allez ouvrir, Brigitte, mais ne faites pas monter tout de suite, que je puisse changer de robe.
M. Bouleau (gémissant).—Et dire qu'il faut que je passe mon paletot et mon faux col !



V

M. et Mme Bouleau (ensemble).—Bonsoir, chers amis, quel plaisir de vous voir ! Nous étions justement en train de parler de vous et nous trouvions que vous vous faisiez rares.



VI

M. Bouleau.—Quelle bonne idée d'être venus ! Allumez donc un cigare, Rouleau.
M. Bouleau.—Merci ! (il allume) Oui, j'ai dit à ma femme : Il faut absolument que nous allions les surprendre ce soir.
Mme Bouleau.—Que c'est charmant de votre part d'être venus ainsi.
Mme Rouleau (mimant).—Trop aimable, chère madame, tout le plaisir est bien pour nous.



VII

M. et Mme Bouleau (en chœur).—Comment vous partez déjà ? Quoi donc vous presse ? Les bonnes soirées avec de bons amis ne sont pas si communes, pourtant !



VIII

M. et Mme Rouleau.—De toutes les maisons où nous alloas, voilà certes bien la plus ennuyante ! Quels crétiens ! Et on appelle ça aller se distraire.



IX

M. et Mme Rouleau.—Enfin les voilà dehors ! Je croyais qu'ils avaient pris racine. Qu'ils sont donc fatiguants ces gens là ; venir me mettre tout sans dessus dessous à 9 heures du soir. Espérons qu'on ne les reverra pas de longtemps.

AMÉNITES FÉMININES



Dame Grincheuse (40 ans).—Madame, vous devriez bien garder votre enfant pour vous seule. Depuis un quart d'heure qu'il m'ennuie !
La mère (ironiquement).—Excusez-le et moi aussi, madame, mais il vous a pris pour sa vieille grand'mère qu'il adore.

La Récolte du "Samedi"

(A travers les journaux Parisiens)

Taupin rencontre un de ses amis nouvellement décoré.

—Toutes mes félicitations, mon cher ; personne n'est plus heureux que moi...

—Mon cher Taupin, un petit mot de vous m'aurait ravi.

—Je vous aurais bien écrit, mon cher, mais vous comprenez, quand on m'a dit que vous veniez d'être décoré,—moi je ne pouvais pas y croire.

Entendu au Grand-Hôtel de Biarritz, qui est honoré de la présence de la reine d'Espagne.

—La pluie est imminente, le ciel se couvre.

—En effet, le ciel se donne des airs de grand d'Espagne.

—Que voulez-vous dire ?

—Puisqu'il se couvre devant la reine !

—Napoléon n'était qu'un imbécile !

—Oh ! oh !

—Pendant qu'il rédigeait le décret de Moscou, est-ce qu'il n'aurait pas pu fixer une limite à la hauteur des chapeaux au théâtre ?

Deux vieux rapins devant la vitrine d'un changeur :

—Tiens, regarde, là, au second plan, une pièce d'or de Louis XVIII ; ça devient rare.

—En principe, une pièce d'or est toujours rare, répond le camarade d'un ton convaincu.
Textuel.

Entre députés :

—Un congé de trois mois ?... au moment où on vote le budget ?

—Je rentrerai dans quatre-vingt-dix jours... Eh bien, à cette époque-là on le discutera encore.

Un farceur britannique, du nom de Foot, dit un jour à ses amis que, dans le temps de sa prospérité, il avait eu des fusils excellents.

—En quoi donc étaient ils si merveilleux ? lui demanda l'un d'eux.

—C'est qu'ils portaient aussitôt qu'il entraient des voleurs chez moi, quoiqu'ils ne fussent pas chargés.

—Et comment cela ?

—Parce que les voleurs les emportaient avec eux.

De bon cœur.

—Venez donc dîner, mon cher, sans cérémonie, nous n'ajouterons pas un plat de plus !

Lui, très poli :

—J'aimerais mieux venir quand vous en ajouterez deux.

—Je n'aime pas les menuisiers, dit Grosbinet à Guibollard.

—Pourquoi ?

—Mais parce qu'ils "me nuisent."

Une cuisinière est citée comme témoin dans une affaire de Cour d'assises où ses maîtres sont compromis.

—Dites-nous ce que vous savez, lui demande le président.

—Faire un peu de cuisine...

Le colonel venait d'avoir une congestion cérébrale, il alla chez le major qui le saigna plusieurs fois de suite.

Quand il fut tout à fait remis, le docteur lui dit :

—Eh bien, colonel, vous le voyez, cette troisième saignée vous a remis sur pied.

—Major, répondit sentencieusement le vieux militaire, je crois que vous auriez dû commencer par cette troisième là.

Chez un marchand de bric-à-brac bien connu au quartier latin.

Au-dessus d'une vieille pendule :

PENDULE SOCIALISTE

NE MARCHANT QUE HUIT HEURES PAR JOUR

Un marchand de vins a fermé sa boutique pendant deux heures afin de se livrer, dans le silence du laboratoire, à un mouillage savant.

Seulement, il a écrit sur sa porte, avec un bâton de craie :
Fermé pour cause de baptême.

—Pauv' cocotte ! trotter un quart d'heure pour vingt sous !

—Dame, c'est pas long, quinze minutes !

—Allons donc... il y a des chevaux qui font le tour de Longchamps en 900 secondes et qui gagnent 250,000 francs !

A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

—Deux mots seulement... ancien canotier, président de la Société nautique de l'Auvergne, vous me permettez d'avoir une opinion sur la marine.

Au foyer de la Comédie française.

ALEXANDRE DUMAS.—Les meilleurs auteurs ont fait, au moins, un mauvais ouvrage.

FRANÇOIS COPPÉE.—C'est leur enfant bossu, qu'ils aiment plus que leurs autres rejetons.

Naïveté.—Un gendarme arrête la nuit, sur une route, une voiture conduite par un paysan.

"Holà ! lui crie-t-il, vous ne savez donc pas qu'il est défendu de voyager la nuit sans lanterne ?

—Si, mais cela ne servirait à rien ; mon cheval est aveugle."

Amour-propre national.—Dans une école américaine :

"Quel est le premier homme ?

—Washington.

—Mais non, mon petit ami, c'est Adam.

—Oh ! si vous comptez les étrangers !..."

Un auteur dramatique de cinquième ordre, J... F..., a la rage de se montrer dans les salles de théâtre les jours de première représentation.

Cri d'un spectateur peu content :

—Eh ! retire-toi donc, animal ! Est-ce que ce n'est pas assez de nous faire voir tes pièces ?

Orphée pinçait de la lyre ; — le sergent de ville pince les filous ; — le cambrioleur pince les serrures ; — Rigolette pince le cancan ; — Mlle de Preales pince sa taille ; — et mon propriétaire pince tout ce qu'il peut. Il me disait l'autre soir, ce digne homme, qu'il était plus facile de toucher du piano que ses loyers.

Madame de Sévigné, parlant des Fables de La Fontaine, disait :

"C'est comme un panier de cerises ; on choisit les plus belles — et il n'en reste plus."

Guibollard examinant dans un miroir son crâne reluisant comme une bille de billard.

—Et on appelle ça un cuir chevelu !!!

ARRIVÉ TROP TARD



Le recorder.—Agent Smith, avez-vous assisté à la bataille ?

Le policeman.—Oui, Votre Honneur.

Le recorder.—A quelle distance (tiez-vous des combattants ?

Le policeman.—A à peu près 100 verges, Votre Honneur.

Le recorder.—Pourquoi ne les avez-vous pas séparés ?

Le policeman.—Votre Honneur, c'était fini avant que je n'arrive.

BLESSURE

(Pour le SAMEDI)

A. F. . . .

La blessure est restée au fond de mon cœur las ;
Je la sentis s'ouvrir l'inique déchirure,
Que tu creusas encor lorsque tu me parlas
Pour la dernière fois, ô chère créature !

Quand tu partis, un jour, je ne te suivis pas,
Au risque de paraître à tes yeux un parjure :
Mes lèvres ont baisé la trace de tes pas,
Pour réparer pourtant cette trop grave injure ! ..

Mon front du monde las, de vivre s'est lassé ! ..
Pourtant plein de verdure l'amitié le rend ferme,]
Malgré le souvenir des choses du passé !

Je me nourris des pleurs que mon âme renferme ;
Et je suis ici bas pour pleurer désormais :
Les larmes de nos yeux ne se comptent jamais !

DELAGNY.

12 Avril 1895.

THEATRE ROYAL

ROSE HILL ENGLISH FOLLY CO

Voilà une des représentations burlesques par excellence, avec tout une série de spécialités musicales ou dansantes ; 30 figurantes aux brillants costumes ; 10 spécialités absolument de premier ordre.

Danseuses françaises et célèbre compagnie musicale et burlesque "The Fakir's Daughter."

Nul doute que le public ne saisisse cette occasion, absolument extraordinaire, d'applaudir une compagnie aussi remarquable que celle de *Rose Hill English Folly Co*, dont le succès, partout où elle a donné des représentations, a été crescendo.

C'est une très brillante représentation que celle à laquelle nous convie le théâtre Royal ; un plaisir pour les yeux en même temps qu'une déopilante suite de fantaisies absolument nouvelles et toutes plus burlesques les unes que les autres. En foule donc au Royal.

La semaine prochaine : *Down in Dixie*.

SAGE ÉCONOMIE

Le mari. — Ma chère Elodie, je pense que nous devrions pratiquer l'économie pendant quelque temps : vous n'ignorez pas que les affaires sont mauvaises n'est-ce pas ?

Elodie. — Je n'ai pas attendu que vous m'y invitiez pour cela, mon cher ami, et je pratique l'économie tous les jours.

Ainsi ce matin, j'ai contremandé l'ordre que vous aviez donné à votre tailleur, pour un vêtement qui aurait coûté \$40 et je me suis commandé un chapeau très simple, qui ne coûtera que \$20.

Bob. — Dis, papa, pourquoi tu dis que la plume est plus puissante que le sabre ?

Le père. — Parce qu'on ne peut signer un chèque avec le sabre.

Tommy. — Tiens, Nelly, je parie que je t'embrasse sous le nez de ta mère.

Nelly, (avec dignité) — Je préférerais monsieur, que vous m'embrassiez sous le mien.

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Les 2851 prix de la Société Artistique Canadienne ont été tirés comme précédemment et pareil nombre de porteurs de scriptums ont été favorisés de la fortune. L'intérêt que le public porte à cette si intéressante société va croissant de jour en jour et ce n'est que justice, car cette importante œuvre d'éducation nationale est bien celle qu'il faut encourager. Les magnifiques résultats obtenus n'empêcheront pas, du reste, la Société Artistique Canadienne d'étudier des améliorations, tant dans son système de distribution que dans les cours qu'elle organise. C'est le propre de toutes les œuvres philanthropiques de ne jamais s'arrêter dans la voie du progrès qui est, presque toujours, aussi celle du succès.

HABILLEMENT A MOITIÉ PRIX

Pat Corcoran venait d'arriver à Montréal et se promenait en ville quand, suspendu à la porte d'un tailleur, il aperçoit un superbe habillement portant sur une énorme pancarte ces mots : *Grande occasion, costume à moitié prix.*

Pat ébloui entre dans le magasin et demande le prix au commis :

Le commis. — \$16 monsieur, et c'est une véritable occasion.

Pat. — C'est effectivement très bon marché s'il est bon.

Le commis. — De première qualité, monsieur, étoffe bien fine, bonne façon et indécousable.

Pat. — Je le prends, enveloppez le moi.

Le commis. — On le fera porter chez monsieur ?

Pat. — Non, je l'emporte.

Le commis enveloppe le vêtement. Pat met le

paquet sous son bras, tire de sa poche huit piastres et, les déposant sur le comptoir, se dirige vers la porte.

Le commis. — C'est huit piastres de plus, monsieur, le prix que je vous ai dit était de \$16.

Pat. — Parfaitement, mais ne vous en ai-je pas donné la moitié ? S'il y a une occasion, que j'en profite, je ne suis pas pour perdre mon marché. Laissez moi tranquille.

Et Pat, une seconde fois, se dirige vers la porte ; le commis l'arrête ; gros mots : les autres commis, le patron et les spectateurs attirés par le bruit de la dispute, se mêlent d'affaire. Brof, arrive un homme de police, (il y en a quelquefois paraît-il,) et Pat est conduit en Cour où il plaide sa cause, tellement bien que le magistrat lui donne raison et l'enfant de la verte Erin emporte triomphalement son acquisition à moitié prix.

L'histoire ne dit pas si le tailleur a continué son système d'annonces.

AVENTURES D'UN MARSEILLAIS ET D'UN BOA



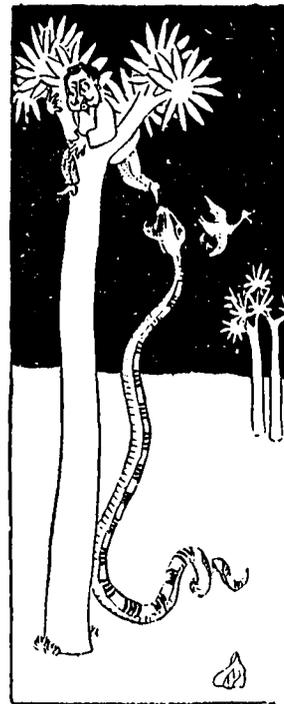
I

Casabel de Marseille, voyageait en Afrique quand il fit la rencontre d'un énorme serpent boa.



II

Casabel jouea à propos de ne pas compromettre sa dignité avec le reptile et grimpa illico sur un palmier.



III

Mais arrivé au sommet, il s'aperçut avec effroi que le boa, dressé sur sa queue, était prêt à l'atteindre.



IV

Casabel se mit à redescendre non moins vivement de l'autre côté de l'arbre suivi par le serpent...



V

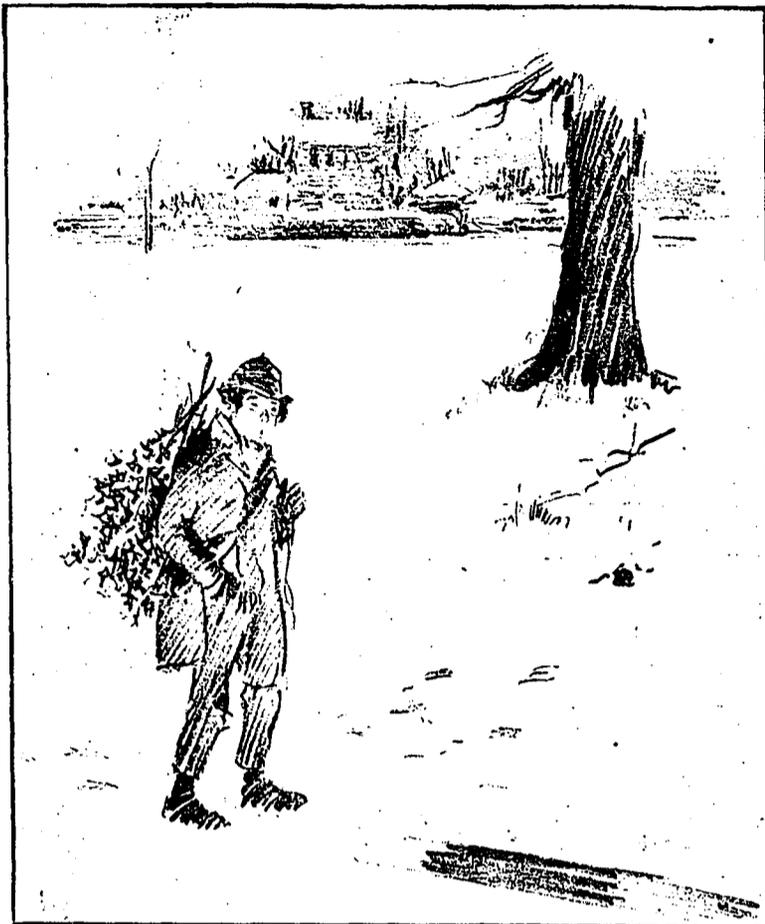
... jusqu'à ce que, enfin arrivé au bas, l'ingénieur marseillais saisit la queue du boa et la fixa soigneusement à l'arbre par un nœud à la marinière.



VI

Un qui fut bien attrapé ce fut le serpent en voyant Casabel allumer une cigarette et s'en aller tranquillement.

PRUDENCE MAL RÉCOMPENSÉE



I
—Du houx ça pique, mais en l'attachant derrière son dos.....

CAUSETTE

(Pour le SAMEDI)

Je ne vous dirai pas où je demeure, mais l'autre jour j'attendais le tramway pour me rendre chez moi. Les clerks s'en revenaient de leurs bureaux, et les écoliers—les plus *avancés*—après avoir été faire la promenade traditionnelle, dans l'ouest, s'en revenaient crânement, ne perdant pas une seule occasion, de reluquer, d'un œil plus ou moins audacieux, les timides jouvencelles qui passaient.

N'avez-vous jamais attendu les chars, au coin des rues ? Oui, sans doute. Mais ce qui est plus intéressant c'est d'écouter, discrètement, tout ce qui se passe autour de soi, pendant les cinq ou dix minutes d'attente.

Ce jour-là, il avait fait un vrai soleil de printemps. Le peu de neige des rues fondait et formait des mares d'une poésie douteuse.

Quels mauvais chemins, grand Dieu ! Aussi, ne me parlez pas du printemps ; aujourd'hui du soleil. On dit qu'il va pleuvoir, demain ; la semaine dernière, de la neige. Le soir, pas moyen d'aller faire la promenade au carré Saint-Louis ou au jardin Viger, on gèle. Le matin, on gèle aussi et, le midi, on étouffe de chaleur. Le midi on sort en toilette d'été et le soir, il faut mettre des fourrures... Non, ne m'en parlez pas du printemps !

J'adore l'été ; c'est la plus belle et la plus amoureuse des saisons. J'aime l'automne ; c'est la plus poétique. Je raffole de l'hiver, c'est la plus gaie. Mais je déteste le printemps.

—Pourquoi ?

—Parce que ce n'est pas une saison. C'est un peu d'été, d'automne et d'hiver ; mais du printemps chanté par les poètes sur des soupirs de chalumeau, bernique !

Non, je n'aime pas le printemps ; vous non plus, je suppose, tant mieux : j'aime toujours avoir la sympathie des bons lecteurs du SAMEDI, surtout contre cet affreux printemps qui m'a causé, dernièrement, un mal de gorge épouvantable.

La semaine dernière, j'étais en soirée ; on me demande :

—Mademoiselle Eglantine, faites-nous en-

jolie, grande, brune, élégante, enfin très chic. Elle devait certainement rencontrer *quelqu'un*, car elle avait l'air en peine et ne me reconnut pas. Elle se dresse sur le bout des pieds, se retourne, jette un regard furtif de tous côtés... et s'exécute.

Hum ! c'est qu'elle a un joli jupon, Lucette, oui, un beau jupon en fine soie et brodé de belle valencienne... et elle sait le montrer ! Elle n'avait pas mis ses claques, aussi, il fallait la voir s'escrimer à relever sa robe pour traverser la rue sans scrupule.

Mademoiselle Lucette a une tour tout particulier de retrousser sa robe et de découvrir sa fine bottine de chevreau, qui laisse voir, *malgré elle*, la petitesse de son pied mignon ; c'est vraiment gracieux de voir une jolie fille traverser la rue, quand elle sait relever élégamment sa robe, tout machinalement et sautiller avec grâce pour éviter les mares grandes comme la main, tout comme si personne ne la regardait.

Autant il est gentil de voir cette jeune fille, autant il est disgracieux d'en voir une autre, qui, les pieds montés sur des talons de trois pouces et demi, traverse, toute effarée et s'efforce d'attirer l'attention des passants.

Cette dernière me fait l'effet d'une toupie.

Sa toilette commence ordinairement par un semblant de

tendre votre jolie voix ; chantez-nous cette délicieuse *Vilanelle* que vous rendez si bien.

Et, je dus m'excuser : j'ai trop mal à la gorge...

Avec ça que c'est amusant pour ceux qui veulent entendre chanter. Oui, je le déteste le printemps, et vous ne sauriez croire combien j'ai hâte de le voir disparaître pour tout de bon.

Toujours est-il que j'étais à attendre les chars, qui, selon l'usage antique et solennel, ne venaient pas.

J'étais bien pressée ; il était cinq heures. On sortait de l'église St-Jacques : c'était le Vendredi-Saint.

Mes bonnes amies, j'aurais voulu vous voir avec moi, à cette heure-là. Si vous pensez que je ne me suis pas amusée durant un quart d'heure !

D'abord j'aperçois Mademoiselle Lucette qui se prépare pour traverser la rue.

Vous connaissez Lucette, n'est-ce pas ?

Jolie, grande, brune, élégante, enfin très chic. Elle devait certainement rencontrer *quelqu'un*, car elle avait l'air en peine et ne me reconnut pas. Elle se dresse sur le bout des pieds, se retourne, jette un regard furtif de tous côtés... et s'exécute.

Hum ! c'est qu'elle a un joli jupon, Lucette, oui, un beau jupon en fine soie et brodé de belle valencienne... et elle sait le montrer ! Elle n'avait pas mis ses claques, aussi, il fallait la voir s'escrimer à relever sa robe pour traverser la rue sans scrupule.

Mademoiselle Lucette, elle, a le tour et je suis sûre que je n'aurais pas eu mal à la gorge, si j'avais traversé comme elle. Mais nous étions pressées, ma compagne et moi, un beau cavalier, passait de l'autre côté de la rue, sans nous voir, et nous nous sommes trop hâtées. Plus préoccupée du jeune homme que du danger auquel je m'exposais en traversant — danger de me mouiller les pieds, vous comprenez — je fus punie : le jeune homme était pressé, lui aussi, je le perdis de vue et j'avais marché dans l'eau. Voilà ce que l'on gagne à être trop pressée...

Adieu jeune homme, etc., etc. J'en fis une maladie... de gorge, vous savez. Mais ce n'était pas en attendant les chars que je pris mon mal de gorge et je revins à mon poste attendre ces malheureux chars électriques qui sont toujours en retard. C'est probablement pour se faire apprécier davantage à leur arrivée — on voit de ces choses-là dans le monde — mais ça ne m'allait pas du tout ; je devais être à la maison pour cinq heures et demie, et il était déjà cinq heures et un quart.

Mais j'eus un joyeux passe-temps en voyant mademoiselle Lucette.

Vous savez qu'elle est jolie ; elle le sait aussi, et se donnait des airs d'importance...

Tiens ! me voilà avec une compagne ; Lucette attendait aussi les chars. Quel tramway voulait-

PRUDENCE MAL RÉCOMPENSÉE—Suite



II
Aie, aie, aie, aie !.....

elle prendre ? Elle eut été fort embarrassée de le dire. Elle regardait de tous les côtés, l'air fort mécontent, — contre les chars, probablement — et semblait être en retard elle aussi.

Tout-à-coup je la vis saluer un jeune homme. C'était monsieur René. Vous connaissez monsieur René ; il étudie le notariat, il est en troisième année, et a l'air très comme il faut : chapeau dernière forme, canne française, pardessus beige, cravate en crêpe de chine, gants beurre frais, col et manchettes bien glacés, pantalon gris perle parfaitement plié et relevé au bas pour laisser voir une chaussure en cuir de Russie ; avec cela une cigarette dont l'arôme parvenait jusqu'à moi.

Il a l'air très bien. Je le connais de vue... il me connaît aussi, mais nous ne nous sommes jamais parlé.

En apercevant Lucette, il fit un salut un peu froid, pour ne pas froisser son pardessus neuf, et dit à Lucette :

— *Mademoiselle*, agréez mes excuses réitérées, si je me suis fait attendre une minute...

Je ne pus m'empêcher de rire. L'entendez-vous ? *Mademoiselle*, agréez mes excuses réitérées... J'en ai assez de monsieur René ; parole d'honneur, je ne voudrais jamais d'un homme qui me dirait une phrase comme celle-là.

— Oui, en effet, répondit Lucette, vous vous êtes fait attendre et je commençais à désespérer

— A désespérer ?

— Et j'étais résolue à ne plus attendre.

— *Mademoiselle* Lucette, veuillez croire qu'il n'y a aucunement de ma faute, et vous êtes si charmante qu'il ne vous sied pas du tout de faire la méchante.

Et Lucette recevait ces compliments avec un sourire qu'elle s'efforçait de dissimuler sous son voile pâle qui rougissait avec elle.

— Je vous jure que cette fois est la dernière, *Mademoiselle*... (c'était solennel) Et dites-moi que vous ne m'en voulez pas.

— ...Non.

— Tant mieux ! Et devez-vous toujours monter dans l'ouest faire vos emplettes ?

— Oui, mais pour vous punir, nous allons nous y rendre à pied.

— Puissiez-vous me punir souvent ainsi... *Mademoiselle* !

Et ils partirent en se faisant tant de civilités, que je craignais, sincèrement, qu'il ne tombât

dans quelque mare très menaçante et peu engageante, je vous l'assure.

Enfin ils sont partis et je regrette n'avoir pas entendu le reste ; ils avaient bien commencé, et ça promettait.

Quant à moi, j'en ai assez de Monsieur René :

Il n'a pas de moustache, et puis je lui ai découvert un petit bouton sous l'oreille gauche... j'en ai assez !

Savez-vous, lecteurs que c'est un coin exceptionnel pour les rencontres, le coin des rues St-Denis et Ste Catherine ?

C'est Mademoiselle Octave qui s'en vient. De toute éternité elle était destinée à être musicienne. Tresse attachée en mandoline, boucles en accordéon, bons pieds pour jouer des pédales, voix de trombone, enfin c'est une jeune fille prédestinée !

En la voyant venir, de loin, vous diriez un violoncelle. Elle est adonnée à la musique et méprise tout ce qui est mondain. Elle ne porte pas de manches à la mode et présente le plus beau modèle de basse qu'on puisse voir : Grand cou, épaules bien avalées, taille... de violon, hanches très prononcées, enfin c'est frappant. Mais

Elle n'est pas du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin,

et il lui répugne souverainement de voyager avec cette plèbe vulgaire qui encombre les tramways à cette heure de l'après-midi. Elle va à pied, et lorsque je la vis passer, elle repassait dans sa tête mille sons divins qui disparaîtront vite quand elle prendra son violon ou sa guitare.

Elle passe.

Une autre rencontre.

— Bonjour, comment vas-tu, Gustave ?

— Très bien et toi, Joseph ?

Et Gustave de présenter la main à Joseph et Joseph de faire des contorsions pour enlever ses gants afin de donner *palle blanche* à son ami.

Ils ont tort ceux-là qui disent que nos jeunes gens ne sont pas polis. Ils sont même comiques avec leurs politesses. Ma foi, ça doit leur coûter cher s'ils ôtent leurs gants, chaque fois qu'on leur présente la main, car ça doit les user...

— Est-ce vrai, Joseph, que la *Revue Nationale* a refusé la pièce d'Arthur ?

— Oui, c'est lui même qui me l'a dit.

— Pauvre Arthur, il avait bien travaillé, elle était bonne sa poésie, c'est moi qui la lui ai corrigée.

— Faut dire qu'elle avait un fichu titre pour une pièce de vers : *Désillusion* !

— Aussi le directeur, n'aimant pas les *désillusions* lui a renvoyé sa pièce, ce qui a du lui en causer une vraie à lui.

— Alors son portrait ne paraîtra pas encore ; c'est regrettable. Il y a six mois qu'il n'a pas été voir le coiffeur afin d'avoir l'air plus poète sur la photographie qu'il voulait envoyer à la *Revue Nationale*.

— Désillusion !

— Il devrait se mettre à corriger son œuvre, maintenant : ça doit l'avoir inspiré.

— C'est malheureux ; il était convenu entre lui et moi qu'il me donnerait la moitié de sa rémunération si sa pièce était acceptée.

— Alors, n'attends pas cette primo

RÉPONSE BRUTALE



Elle. — Eh bien, Réginald, qu'a dit papa ?
L'amoureux conduit. — Ça ne peut pas s'expliquer... tout ce que je puis vous dire, c'est que sa réponse m'a causé une grande douleur.

pour te faire couper les cheveux. On est à la veille de te prendre pour un poète, toi aussi.

— Pas de malice, Gustave, tu sais bien que c'est simplement par négligence que ma chevelure est si longue.

— Oui, je comprends ; chevelure négligée.

— Tu seras bien toujours le même ; tiens ! au revoir, voilà mon char. Si tu vois Arthur, dis-lui que j'irai le voir demain soir.

— Oui, je n'y manquerai pas.

Les chars venaient. Gustave présente de nouveau la main à Joseph. J'eus peur pour ses gants, mais, par bonheur, il ne les avait pas remis.

Enfin voilà mon char, oui, c'est lui. Vite je me prépare à y monter quand j'entends derrière moi une de mes amies, Alice. Vous ne la connaissez pas, il y a à peine une semaine qu'elle est ici ; elle vient de Sherbrook.

— Bonjour, Eglantine.

— Comment, c'est toi ?

— Moi-même ! Mais où donc vas-tu comme ça ?

— Je suis très pressée, excuse moi je prends ce char.

— Bah ! attends donc l'autre, il va passer dans une minute...

O faiblesse humaine ! mon amitié fléchit et je laisse passer le tramway qui était bondé du reste.

— Ma chère Alice, où vas-tu de ce pas ?

— Ne m'en parle pas, je suis tout en nage. Je cours chez une modiste. Elle m'a dit d'y aller avant cinq heures et je n'y suis pas encore allée.

— Et moi je sors de chez la mienne, il y a une minute. Imagine toi que maman m'a acheté une magnifique robe de brocart toute garnie de guipure, tout-à-fait comme celle de Gertrude de V. ; tu sais, elle se vantait qu'elle était la seule à avoir cette toilette, mais je vais bien rire, dimanche ; je dois veiller avec elle et la mienne sera plus fraîche que la sienne.

— Ce sera très chic et tu seras bien toujours la plus jolie.

— Flatteuse, il me faudrait ta taille pour bien paraître.

— Pas possible ! tais-toi donc, petite moqueuse ; tu es bien toujours la même !

— Dis donc, Eglantine, y a-t-il longtemps que tu as vu Lucien ?

— Ne m'en parle pas, ma chère, nous sommes en brouille depuis le commencement du carême.

— Vraiment ? c'est qu'il a voulu faire pénitence, et rien ne lui paraissait plus pénible que de cesser

RETOUR DU CLUB



M. Fétard (légèrement ému,) serre fraternellement sur son cœur, à trois heures du matin et sur la rue St-Jacques, un poteau de télégraphie. — Va-t-il bientôt... passer. Cet imbécile... avec sa voiture... voilà une heure... qu'il... bouche le trottoir.

PAS MOYEN DE FAIRE D'AFFAIRES



Le tramp.—Pourrais-je vous dire un mot, mon bon monsieur, je n'ai pas un sou...
M. Aronson.—Pas un sou, alors che ne fois bas rien gomme nous bouvons faire d'affaires enemble, mon ami!

ses relations avec toi, pendant quarante longs jours.

—Si ce n'était encore que quarante jours, mais c'est aussi quarante soirées que je passe seule...

—La pénitence n'en est que plus méritoire.

—Pour lui, oui ; mais j'espère qu'il va se montrer à Pâques !

—Certainement ; si tu savais comme il t'aime !

—Qui te l'a dit ? Tu ne l'as jamais vu.

—C'est vrai, mais tu es si aimable.

—Il ne pense pas comme toi, lui.

—Tu es trop humble, Eglantine.

—Non ; seulement je l'aime, et lui, n'a pas l'air de m'aimer.

—Tu sais bien qu'il t'aime ; il est si galant envers toi, si aimable, si poli.

—Qu'en sais-tu, Alice ?

—Rien, moi je connais tes goûts.

—C'est vrai qu'il est bien gentil, mais pas autant que monsieur René que je viens de voir avec Lucette.

—Vraiment ?

—Et sais-tu ce qu'il lui a dit ?

—Je ne sais pas.

—*Mademoiselle*, daignez agréer mes excuses répétées!!!

—Comment ça ?

—Et si tu l'avais vu ; l'air prétentieux, guindé ; il ne l'a pas salué de peur de froisser son pardessus neuf.

—Ce cher cousin n'a pas la bonne fortune de te tomber dans l'œil.

—Ce cher cousin, dis-tu ?

—Oui ; tu sais bien que René est mon cousin.

—René X... ?

—Justement ; je te l'ai dit souvent.

—C'est pourtant vrai ! Ne sois pas froissée, Alice, tu sais, entre bonnes amies, on se fait des confidences.

—Certainement...

Pauvre Alice, elle l'a dit trop tard que c'était son cousin, et elle est partie en me faisant un moue qui m'a déplu. D'un autre côté, je suis contente d'être débarrassée de cette petite bavarde à qui l'on ne peut rien confier. Mais, pour sûr, Monsieur René va savoir comment je le trouve... Pauvre moi ! Je commence à croire que j'ai trop parlé. Je n'ai jamais cru, cependant, les médisants qui disent que la plupart du temps, les femmes parlent pour ne rien dire.

Enfin, le voilà le tramway ; oui, c'est bien lui. Les malheureux chars ! Est-ce raisonnable de faire attendre ainsi les gens ! Il y a une demi-heure que j'attends ; il est six heures moins dix. Maman va encore me dire que je rentre à l'heure des ouvriers, mais... mieux vaut tard que jamais !

Voici le char qui arrête. Je monte, nous partons.

Je ne vous rapporterai pas les conversations que j'ai entendues, durant le trajet : il y en aurait pour trois colonnes, mais permettez-moi de vous donner un conseil, en terminant.

Si jamais vous n'avez rien à faire, l'après-midi, vers cinq heures, allez attendre les chars aux coins des rues St Denis et Ste-Catherine, et vous en entendrez de belles. Au revoir !

EGLANTINE.

HISTOIRE D'HIER

Un fonctionnaire Chinois monte un certain jour en tramway (nul n'ignore que les Chinois, gens de progrès, possèdent des tramways électriques depuis la plus haute antiquité.) Donc le fonctionnaire en question, qui est en même temps un négociant fort à son aise, monte en tramway et y est, quelques instants après, rejoint par un de ses électeurs. (Ais-je dit que le fonctionnaire en question était un fonctionnaire soumis à l'élection ?)

On cause de choses et d'autres, de la guerre avec le Japon, etc., quand, tout à coup, retentit, comme un appel de clairon, la voix du conducteur.

—Vos places, Messieurs, s'il vous plait, (remarquez qu'en Chine les conducteurs de tramways sont scrupuleusement polis, et à cheval sur les règlements. — Sévères mais justes quoi, — tout comme le fameux chef de l'institution Pédelou.)

Notre fonctionnaire (pas le conducteur, mais celui électif) tire majestueusement de sa robe un de ces carnets remplis de passes qu'octroie gracieusement à tous... ceux qui n'en ont nul besoin,

les compagnies de tramways de tous les pays, il en détache une feuille et la remet au conducteur.

Pendant ce temps, son électeur d'ami se fouille, refouille, passe une minutieuse inspection de tous ses goussets et par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, pour constater, ô horreur, qu'il a oublié son portemonnaie.

Il tourne des regards suppliants du côté du fonctionnaire auquel il a donné sa voix... celui-ci regarde imperturbablement, au plafond du véhicule public, les mouches absentes.

—Votre place, monsieur, — insiste le conducteur, qui flaire un client dépourvu de monnaie.

L'infortuné électeur, sous les regards moqueurs ou appitoyés de ses compagnons et compagnes, avalant péniblement sa salive, essaie de persuader au préposé de la compagnie, qu'il lui paiera sa place plus tard, cet après-midi, car il habite près de là... enfin toute la diplomatie d'un malheureux qui a oublié sa bourse... et pris le tramway.

Hélas, trois fois hélas... il n'y a pas que les cailloux qui possèdent un cœur dur, et le conducteur, tirant la sonnette, fait arrêter le véhicule, et intime au malheureux l'ordre de descendre de suite... ce qui fut fait.

Pendant ce temps notre fonctionnaire (celui électif) lisait la *Minerve*... ou son équivalent chinois.

N'allez pas croire au moins que ce soit à Montréal que cette pénible scène se passait... ah mais non, c'est bien à Pékin... à Pékin en Chine.

Faut-il être assez Chinois ?

PARISIEN.

Le prédicant.—Comment devons-nous aider les mendiants, mes chers frères ?

Une voix dans l'auditoire.—Si la porte de l'armoire n'est pas fermée à clef, ils se serviront bien eux-mêmes.

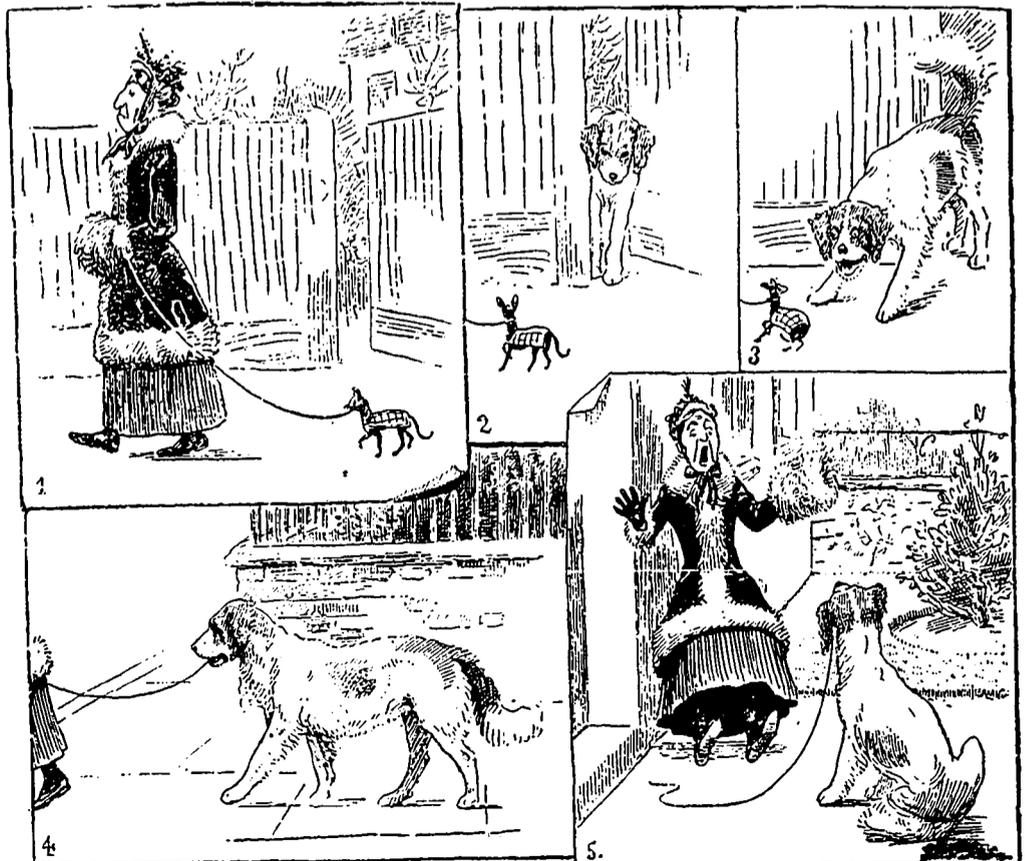
NOS DOMESTIQUES

Madame.—Betzy, je me priverai de vos services à compter de la semaine prochaine car vous n'avez pas assez de soin.

Comment vous n'avez cassé mon grand plat de Sèvres ! Comment avez-vous fait votre compte ?

Betzy.—J'ai, par mégarde, laissé tomber dedans un des biscuits que madame a fait hier.

LA QUESTION DU "SAMEDI"



Où est passé le petit chien ?

UNE LACUNE COMBLÉE



—Enfin, voilà donc ce qu'il me faut acheter pour l'anniversaire de Juliette... moi qui ne savais quoi lui donner !

LES MÉDECINS

Le docteur Z... va chez un de ses clients, M. X..., qu'il a laissé trois jours avant dans un état désespéré.

En arrivant devant la maison de celui-ci, il aperçoit la porte tendue de noir.

Il devine aussitôt que son malade est trépassé, mais cependant, voulant en avoir l'assurance, il se dispose à gravir l'escalier.

Alors le concierge qui l'aperçoit :

—Oh ! monsieur, si c'est pour M. X..., c'est inutile de monter, on va le descendre.

Un médecin défend à un de ses clients de boire du cognac. Il lui fait un effrayant tableau des désordres causés par l'alcool, il lui cite des exemples terribles.

—Tenez, dit-il, dernièrement, j'ai fait avaler à un chien un petit verre après son repas ! eh bien, la digestion s'est immédiatement arrêtée. Hein ! qu'en pensez vous ?

Le client semble méditer un instant, puis :

—Ce que je pense ? c'est que le cognac n'est pas fait pour les chiens.

MENUS ÉPICURIENS

EN MAIGRE

Potage purés de navets à la crème

Barbue marinée

Bouchées de homard à la béchamel

Canard sauvage rôti

Artichauts à l'italienne

Oufs à la neige

Barbue marinée.—Après avoir nettoyé et vidé la barbue, faites-lui quelques incisions sur le dos pour qu'elle puisse être bien pénétrée par la marinade, qui sera composée d'huile assaisonnée de sel, de poivre, de ciboules, de laurier et de jus de citron ; laissez-la ainsi pendant deux heures ; au bout de ce temps, passez-la dans de la mie de pain ou de la fine chapelure, après toutefois avoir eu le soin de la tremper dans du beurre fondu et la saupoudrer d'un peu de sel ; faites-la cuire dans une tourtière ou au four, et servez-la avec une purée de tomates ou d'oseille.

Bouchées de homard à la béchamel.—Préparez les bouchées comme il est indiqué pour les bouchées aux huitres. Coupez en petits morceaux de la chair de homard cuit au court-bouillon ; mélangez à une béchamel liée au beurre de homard et garnissez avec les bouchées.

Canard sauvage rôti.—Trouvez le canard, faites-le cuire à feu vif et servez avec un citron.

Artichauts à l'italienne.—Coupez en quatre des artichauts ; après les avoir parés et débarrassés de leur foin, vous les lavez à grande eau, les égouttez et les rangez dans une casserole avec du beurre, vin blanc et jus de citron ; quand ils sont cuits, égouttez-les de nouveau et, après les avoir dressés, saucez-les d'une italienne blanche maigre.

BARON BRISSE.

PAS LE MÊME SENS

Lui.—Je suis bien satisfait, mademoiselle Marie, j'en entendu tout à l'heure votre père, défendre à monsieur Jules de vous rendre visite à l'avenir.

Elle.—Oh ! vous vous trompez certainement, monsieur Charles.

Lui.—Alors pourquoi lui aurait-il dit : Je ne veux plus à l'avenir que vous veniez faire ombre dans mon salon.

Elle.—Effectivement il l'a dit, mais cela n'avait trait qu'à la lampe que Jules baisse tout le temps.

Monsieur Vieumillion.—Ma chère demoiselle Jeunechose, je mourrai heureux si vous vouliez seulement m'agréer pour votre époux.

Mlle Jeunechose.—Vraiment M. Vieumillion ! Si vous vous engagez à mourir ce soir, je me marie à la minute.

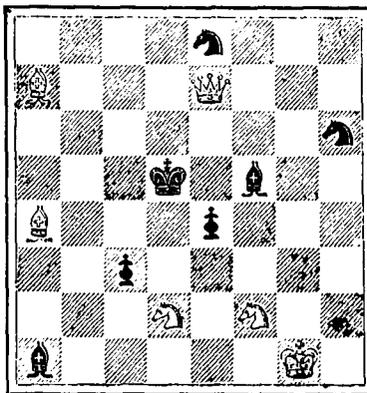
ECHECS

PROBLÈMES D'ECHECS ET JEUX D'ESPRIT

PROBLÈME No. 7.

Par F. HEALEY

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en trois coups.

Jeux d'Esprit

No. 14—LOGOGRIPE

Par Z. PAQUIN

Je suis, sur mes sept pieds, un beau fleur de France. Otez mon trois et je deviens, lecteur ami, invisible à vos yeux ; et pourtant chose étrange. En cet état je suis, indispensable aussi A tout être vivant sur la machine ronde Et, chose singulière qui doit vous donner Je change avec l'âge. Quand vous venez au monde, Je rougis ; c'est certain et, quand vous vieillissez Je vieillis et de rouge, bien vite, deviens jaune. Remettez-moi mon trois ; Otez, si vous voulez Mes un, deux, six et sept ; je jure par St-Côme Que ma nature change et que vous ne voyez, Chacun de vos repas, présent sur votre table. Me deviner n'est plus qu'un jeu, je le vois bien ; Aussi sur mes sept pieds, je vais lecteur aimable Maintenant, de dépit me jeter dans le Rhin.

No. 15—FLEURS CACHÉES

Par SPHINX d'Ottawa

1. Dans ma prose trouvez des fleurs ;
2. Pour cela, lisez-moi bien attentivement
3. Que signifient les couleurs : blanc, bleu et vert ?
4. A vêpres, à l'église ronfle l'orgue.
5. Prodigement il dépense et se ruine.
6. Je l'ai vu ému, guettant mon arrivée.

No. 16—LETTRES INCONNUES

Par ROMÉO

Ajoutez une lettre à chacun des dix mots suivants—de manière à former, par anagramme, des noms de fleurs ou de plantes, les lettres ajoutées formant elles-mêmes un nom de fleur :

Marron, Veau, Liesse, Rite, Dan, Rase, Byron, Auge, Fouine, Cale.

No. 17—PASSE-TEMPS

Par ARMANDINE

Retrouvez les noms de trois villes importantes de France par décomposition de mots de la phrase suivante :

Le doux baiser sert l'amour.

No. 18—ÉNIGME NUMÉRIQUE

Par JEAN CANADA

- Mon 14, 11, 9, 2, 13, 3 et 21 est une raison.
- Mon 15, 11, 4 et 18 est une planète.
- Mon 1, 14, 11 et 9 est élève.
- Mon 17, 21, 19, 6, 8, 2, et 4 est une maison d'éducation.
- Mon 10, 11, 5, 19, 8, 4 et 18 est un alcali.
- Mon 16, 7, 19, 4 et 21 est une rivière de France.
- Mon 20, 12, 14 et 13 est un pays oriental.
- Mon entier est la devise d'un grand pays.

No. 19—RÉBUS GRAPHIQUE

Par FANNIE

Vent Frir
me e

No. 22—LOSANGE

Par F. X. L'HEUREUX

Consonne Petite enclume - Monnaie persane - Caisse cylindrique - Partie de la Franche-Comté. Pas vécue - Consonne.

Adresser les solutions à Philidor, journal le SAMEDI.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES ET JEUX D'ESPRIT DU NUMÉRO PRÉCÉDENT

ECHECS

Solution du problème No 6

- | | |
|-------------------|------------------|
| BLANCS | NOIRS |
| 1 — D 1 C D | 1 — R prend T |
| 2 — F 4 F (échec) | 2 — R prend C |
| 3 — D 8 R | 3 — Echec et mat |

PROBLÈME No. 7

La réponse est : Couleur.

PROBLÈME No. 8

Digne, Vigne, Signe, Ligne.

PROBLÈME No. 9

Beauté. Envie. Génie. Immortalité. Jeunesse. Plaisir. Enchanteresse. Souvenir. Entière. Jour. Poussière. Toujours.

PROBLÈME No. 10

- C alcanen M
- A ndantin O
- P hlégète N
- I mparfaï T
- T avernie R
- A gésandr E
- L eczinsk A
- E lectora L

PROBLÈME No. 11

Réponse :	3 Vaches à	\$40	=	\$120
	15 Cochons	5		75
	3 Moutons	2.50		50
Totaux	20			\$200

PROBLÈME No. 12

- SALPETRE
- ACHERIE
- LIVRER
- TÈRES
- ÈRES
- TIR
- RE
- E

PROBLÈME No. 13

- G
- BER
- GENER
- BEDEGAR
- GENERALAT
- REGATES
- RALEK
- RAS
- T

La solution du Problème d'Échec est annulée par suite d'une erreur le rondant incompréhensible. (Fou Noir au lieu de Fou Blanc à la case de la Tour de la Dame).

Ont trouvé 5 solutions : MM. Rutra, E. Barcolo (Montréal) ; Sphinx d'Ottawa, Marguerite des Prés (Québec) ; R. A. Morisset (Ste-Hénédine) ; P. H. Hébert (St Liboire).

Ont trouvé 4 solutions : MM. Eug. Brunet (Québec) ; Mikado (Lévis) ; Jos Turgeon (Plessisville) ; Charlotte (Montréal).

Ont trouvé 3 solutions : MM. Jean Canada, Primevère (Montréal) ; Violette, L'ami-Graine (Québec).

Ont trouvé 2 solutions : MM. Jos. Pelletier (Mont réal) ; Me Albert Nicole (Québec) ; A. L. La Rose (St-Julie) ; A. T. Sauvageau (Trois-Rivières) ; Jos. Landry, (Rivières) ; S. S., (St-Césaire).

Ont trouvé 1 solution : MM. G. J. V. Ducharme, Eug. Grignon, E. Geoffron, Ludger Lemieux, L. F. Brazeau, Hercule Hogue (Montréal) ; Z. Paquin (St-Cuthbert) ; Alf. Forest (Holyoke, Mass) ; Un Esquimau, Mimi L. D. (Québec) ; Emmu Beausoleil (Terrebonne) ; Aimé Richer, D. A. Gosselin, (St-Hyacinthe).

FEUILLETON DU SAMEDI

LE FILS DE L'ASSASSIN

TROISIÈME PARTIE

(Suite.)

I — FACE A LA MER

Quand on apprit, parmi les habitants de Rothéneuf, que les douaniers avaient reçu l'ordre de ne plus contourner le petit promontoire qui se dresse, face à la mer, entre la pointe de la Varde et le cirque de Rothéneuf, et qu'un grillage allait séparer ce promontoire du reste des terres, il y eut une véritable stupéfaction ; car, de mémoire d'homme, on n'avait jamais touché à ce chemin de ronde, qui suit les contours de la côte, librement, sans que la moindre barrière puisse séparer le douanier de l'immense plaine sur laquelle son œil habitué doit deviner, dès qu'ils ont franchi l'horizon, les bateaux de contrebandiers.

Et la côte, à cet endroit, a justement besoin d'une grande surveillance ; car elle semble avoir été spécialement taillée, creusée, ravinée par les vagues, pour enchanter les contrebandiers et faire damner les douaniers.

Cela commence un peu avant la pointe de la Varde, au dessous du village de Minihic, où s'arrête la plage de Rochebonne, qui n'est que la prolongation de celle de Paramé. La côte, qui jusqu'alors était toute basse, faite de sable que maintient la digue du Sillon, s'élève brusquement en une véritable muraille de rochers à pic, noirs ou rouges, très glissants avec, de place en place, un peu de terre et des herbes courtes brûlées par le vent de mer.

Le point culminant, après le fort de la Varde, que cachent à demi des mamelons assez verdoyants, est l'observatoire des douaniers, placé juste à l'angle où la côte change de direction, filant vers l'est ; de là, ils peuvent surveiller, à gauche la baie de Saint-Malo et, à droite, le large jusqu'au sémaphore de Rothéneuf.

Les touristes qui ne redoutent pas une montée un peu rude trouvent là un des plus beaux spectacles que puisse offrir la mer et que les enthousiastes de la Bretagne comparent au golfe de Naples.

Si le temps est clair, la vue s'étend jusqu'au cap Fréhel, après s'être arrêtée au fort de la Couchée, à de Cozembre, au phare du Grand Jardin ; la mer est parfois d'un bleu admirable, plus pâle, plus douce que la Méditerranée, d'une coloration harmonieuse, que complètent la silhouette grise de Saint-Malo et les verdure de l'embouchure de la Rance.

Au pied de cette falaise gigantesque, elle est alors d'une extraordinaire limpidité : et les flots de mousse blanche, qu'elle prodigue sur les moindres rochers, s'irisent de reflets légèrement bloutés.

Puis, à droite, elle est généralement rude, d'un bleu plus intense, — la mer du large.

Et, après s'être brisée au loin sur les énormes rochers de Cancale qui font songer à quelque ruine cyclopéenne, elle s'étend immense, infinie, sans que plus rien trouble sa majesté, jusqu'à l'horizon, où elle forme une ligne étrangement nuancée de vert avant de se confondre avec le ciel.

En arrière, des prairies, coupées de quelques champs séparés par des pierres, posées simplement les une sur les autres, s'élevaient en mamelonnant vers Paramé. Des vaches isolées, parfois de petits troupeaux de moutons, y paissent en se balançant comme bercés par la chanson de la mer, l'herbe courte, drue, un peu salée, qu'émaille une multitude de ces fleurettes rouges, jaunes et bleues, à tige rampante, qu'on ne trouve qu'en Bretagne.

De cette pointe jusqu'au cirque de Rothéneuf, ce n'est plus alors que plages minuscules, caps tortueux surplombant les vagues, petites anses avec des grottes, autant de retraites pour débarquer des marchandises, lorsque la mer le permet, tandis que le douanier fait vainement sa faction sur le chemin de ronde.

Or, le petit promontoire qui, par ordre supérieur venait d'être enlevé à la surveillance des douaniers, était l'endroit le plus favorable pour observer ces petites grottes, ces petites anses.

Planté face à la mer, terminé par un rocher à pic, il offrait une cachette sûre, une fente entre deux blocs, d'où le regard s'étendait facilement à droite et à gauche et qui avait souvent aidé à découvrir les fraudes.

Pour que l'administration consentit à se priver, contre tous les règlements, d'un emplacement aussi favorable, elle avait sans doute de bonnes raisons ; et les habitants de Rothéneuf, ne connaissant pas ces raisons, essayèrent de les deviner.

Pendant quelques jours, on crut qu'on voulait bâtir là un phare de quatrième ordre ; mais c'était une idée saugrenue : construire un phare en cet endroit où n'aborde pas un bateau régulier... Pour mieux favoriser les contrebandiers, peut-être.

On se moqua de celui qui avait formulé cette idée.

Et, tandis qu'on cherchait une meilleure explication, des ouvriers arrivèrent de Saint-Malo et plantèrent le grillage de bois pour séparer le petit cap du reste des terres.

Ce qui prouvait que la nouvelle était bien réelle.

On constata alors que le pouvoir de la douane n'était pas aussi diminué qu'on l'avait cru tout d'abord ; les douaniers reçurent une clef pour péné-

trer à l'intérieur de la barrière, dans laquelle deux portes avaient été ménagées aux deux points où elle coupait le chemin de ronde ; mais les paysans purent se frayer un autre sentier le long de la barrière. Le promontoire leur était bien et dûment enlevé.

Jamais on n'avait vu une chose semblable dans le pays. Et on se demanda :

— En faveur de qui ?

Quand la nouvelle se répandit que c'était en faveur d'un Parisien, à qui l'on avait vendu ce morceau de terre, ou plutôt de rocher, et que ce Parisien allait se construire là une maison pour y passer la fin de ses jours, il y eut un formidable éclat de rire à Rothéneuf et aux alentours.

Pourtant, dans toute cette région, on ne s'étonne plus des originalités des Parisiens, qui vous plantent des villas là où pas un paysan ne consentirait à vivre ; mais se bâtir une maison sur ce cap désolé, sans cesse battu par les vagues, secoué par les vents du large et loin de toute communication — car il y a plus de deux kilomètres de cet endroit au bourg — cela dépassait les limites.

Une véritable folie !

Et l'on pensa que l'entrepreneur malouin, de qui on tenait la nouvelle, avait voulu se gausser de ses compatriotes.

Mais il fallut bien se rendre à l'évidence lorsqu'on vit arriver des matériaux, et que des fondations furent creusées dans le roc.

On apprit alors le nom du propriétaire qui se payait cette petite extravagance.

Michel Delalande, rentier.

Quant au métier que ce M. Delalande avait pu exercer avant d'être rentier, mystère ! C'était un homme taciturne, qui donnait des ordres et jamais d'explications.

Depuis deux ans déjà, il venait dans le pays, y passant toute la saison des bains de mer, courant de plage en plage, ne se liant avec personne dans les hôtels et se promenant toute la journée au bord de la mer.

Il n'engageait guère de conversation qu'avec les douaniers, et seulement lorsqu'il les rencontrait en quelque endroit bien sauvage. Il leur offrait du tabac, fumait une pipe avec eux, assis, dans leurs cahutes, sur le bord des lits de varech, et leurs entretiens roulaient régulièrement sur le vent, la mer et la contrebande.

M. Michel Delalande ne parlait jamais de lui.

Et il ne posait jamais à personne de questions indiscrètes.

Et il avait fait ainsi de si longues, de si minutieuses promenades qu'il n'existait certainement pas, du cap Fréhel à Cancale, de rocher, d'anse, de plage, de grotte qu'il ne connût !

Sans doute, cherchait-il depuis longtemps son promontoire !

De tous les étrangers il demeurait le dernier dans le pays, et même on le voyait revenir, au beau milieu de l'hiver, lorsque les journaux avaient signalé du gros temps. Il avait une passion pour la mer.

Lors des grandes marées, quand les vagues se lancent sur la digue du Sillon avec des bruits de tonnerre, et, dépassant la digue, envahissent les villas, sautent par dessus les murs, transforment en rivière la route de Saint-Malo, on était presque certain de rencontrer M. Michel Delalande, sur la digue même, enveloppé de son ciré, comme un matelot ; et son visage, habituellement impassible, prenait, à ces moments, une expression presque heureuse.

S'il ne pouvait tenir sur la digue, il montait à l'observatoire des douaniers, au-dessus du fort de la Varde, où, parfois, pour ne pas être emporté par le vent, il devait s'accrocher à un pan de mur...

Et c'était à peu près tout ce qu'on savait sur M. Michel Delalande, lorsqu'il arriva à Rothéneuf pour surveiller la construction de sa maison.

Car il vint s'installer à la mer, au moment même où l'on jetait les premières fondations.

Tous les matins, il se rendait au chantier en même temps que les ouvriers : il ne les ennuyait pas ; et lorsqu'il croyait indispensable de leur adresser quelques observations, il le faisait très doucement, sans les fâcher, et d'une voix lente, profonde, qui les impressionnait beaucoup.

On avait bien essayé de se procurer d'autres renseignements sur ce mystérieux personnage, mais on n'avait rien découvert. L'autorisation de bâtir sur le promontoire portait simplement : "Michel Delalande, rentier."

Certainement cet homme-là n'avait pas été rentier toute sa vie.

Sa maison n'ayant pu être achevée en un été, il repartit pour Paris à l'automne, revint plusieurs fois l'hiver ; et, au printemps, il était de nouveau sur son promontoire, mettant maintenant une animation relative à exciter ses ouvriers, forçant même l'entrepreneur à augmenter leur nombre, à mesure que la saison avançait : il entendait ne plus repartir pour Paris.

— Je veux passer l'hiver ici, déclarait-il.

Les gens qu'il honorait d'une légère familiarité, l'entrepreneur, certains douaniers, un vieux charpentier, sourirent un peu et essayèrent de lui glisser des idées plus raisonnables.

— C'est bon en passant, quand vous venez deux ou trois jours, Monsieur Delalande ; mais entendre souffler la tempête pendant des semaines, et être secoué par ces vagues qui, de minute en minute, frappent votre rocher comme un boulet de canon... Sans compter que vos fenêtres, malgré toutes les ferrures qu'on leur a mises...

Et on lui conta qu'au phare du Grand-Jardin, les vagues avaient arraché une porte de cuivre durant la dernière tempête.

M. Delalande répondit simplement qu'il regrettrait de ne pas s'être trouvé au phare la nuit où ce bel accident était survenu.

On renonça alors à faire entendre raison à un tel entêté ; et, à l'hiver, la maison était prête.

M. Delalande avait tellement hâte d'en jouir que, depuis quelques semaines, il couchait sur un lit de sangle, dans la pièce qui devait lui ser-

vir de salle à manger, et qu'il ne retourna pas à Paris pour son déménagement.

Il se fit expédier ses meubles, dont le principal était une énorme bibliothèque, sourit plusieurs fois avec un parfait contentement tandis qu'on les déballait.

Et, comme une femme du pays venait lui proposer d'entrer à son service, il la remercia.

Il n'avait besoin de personne, il voulait être seul.

Car il était écrit que M. Michel Delalande serait un perpétuel sujet d'étonnement pour le pays ; il entendait vivre absolument seul, isolé du reste des humains.

Il ne demanda l'aide de personne pour installer ses meubles ; il s'était contenté, au moment où on les déballait, de faire mettre les plus gros en place ; et, depuis, pas un ouvrier n'était entré dans sa maison.

Un tapissier de Saint-Malo vint lui offrir ses services ; il le remercia, il n'avait pas besoin de tapissier.

— Cependant, pour planter les rideaux, Monsieur Delalande ?

— Je n'aurai pas de rideaux.

— Pas de rideaux !... avec les vents qu'il fait dans ce pays !

— Pas de rideaux. Je veux voir la mer.

Et les fenêtres demeurèrent effectivement nues, ce qui permettait jusqu'à un certain point de surveiller le solitaire.

Et depuis qu'il habitait là définitivement, on le surveillait avec passion ; on le considérait comme une curiosité de l'endroit ; ne fallait-il pas connaître sa vie pour la conter aux étrangers qui viendraient l'été prochain ? Sa maison serait évidemment un but de promenade.

Pendant les deux premiers mois, M. Michel Delalande sortit à peine de chez lui. On pouvait, par ses fenêtres, le voir, grimpé sur une échelle, classer sa vaste bibliothèque : c'était sa plus grosse occupation.

Tous les matins, une femme, largement payée, lui portait du pain, du lait, des œufs, des légumes, quelquefois de la viande. Mais il faisait lui-même sa cuisine sur un petit fourneau à pétrole ; il mangeait d'ailleurs fort peu.

Par cette femme, on savait que la salle à manger était d'une extrême simplicité, mais qu'en revanche la bibliothèque était encombrée de tables, de casiers ; et, lorsqu'elle pouvait y jeter les yeux, elle voyait régulièrement un très grand livre ouvert sur la plus grande table.

— Quelle espèce de livre ? lui avait-on demandé.

Elle avait répondu, en hésitant.

— Comme qui dirait des journaux reliés.

Seulement, ne sachant pas lire, elle ignorait le nom de ces journaux.

Elle avait eu aussi l'audace, un matin, d'entrer sans frapper et de monter jusqu'au premier étage ; et elle avait vu la chambre du solitaire, grande, assez élégante, et une autre pièce plus petite avec une infinité de choses, qu'elle ne connaissait pas, et qui constituaient un beau cabinet de toilette.

Mais c'était là tout ce qu'elle était parvenue à découvrir.

Son installation terminée, M. Delalande acheta un bateau, des lignes, des filets et des péchettes.

Au bas de son rocher, il y avait une anse assez profonde qui asséchait à peine à marée basse, une sorte de trou où il restait toujours de l'eau. Il fit creuser un escalier dans le roc, tailler un petit débarcadère ; et, dans une grotte placée au-dessus, il installa son outillage de pêche.

Puis, chaque fois que la mer le permettait, il alla au large avec un marin : il apprenait le métier de pêcheur qui l'intéressait énormément. Ou bien il partait avec une pelle et un seau, et s'en allait ramasser du lançon dans le cirque de Rothéneuf.

Mais les premiers beaux jours ralentirent son ardeur pour la pêche. Entre sa grille et sa maison se trouvait un assez grand espace que son rocher abritait du vent de mer, espace couvert d'une légère couche de terre, où n'avaient jamais poussé que de l'herbe et des lleurettes.

Une lande désolée de Bretagne !

Il s'y tailla un jardin, et on le vit alors, deux heures par jour, y brouetter du goémon qu'il allait ramasser sur la plage ; car, de l'autre côté de son rocher, il possédait une plage de sable blond, fermée, qui découvrait assez et où la mer rejetait une multitude de ces plantes dont elle ne veut plus.

Il y en avait des tas, froissés contre les rochers, et, vers la fin de l'été, les paysans les trouvant trop mal placés pour les récolter, il s'en dégagait une odeur assez forte. Ce fut un excellent engrais et la lande presque stérile devint une bonne terre, où Michel Delalande récolta de délicieux petits pois et cette pomme de terre légère qui tient sans doute sa saveur du hâle de la mer.

Si c'était un original que M. Delalande, ce n'était certainement point un imbécile, puisqu'il avait si bien arrangé son existence.

Pêcheurs, douaniers et cultivateurs étaient d'accord là dessus.

Et, si cela ne lui convenait pas de vivre avec les hommes, il en avait bien le droit ; mais les hommes n'admettent guère qu'on vive sans eux. Et des curieux essayèrent encore de se lier avec lui pour avoir le droit de lui demander qui il était.

Un naufrage dans les eaux de Terre-Neuve avait enlevé une vingtaine de matelots de ces parages, ce qui, veuves, mères et orphelins, faisait un total de plus de cent malheureux, un comité s'organisait pour les secourir : le prétexte était excellent pour arracher M. Delalande à sa sauvagerie et pénétrer ainsi dans son intimité.

Quelques membres du Comité en formation vinrent le trouver et, tout en faisant appel à sa générosité, le prièrent de se joindre à eux pour la distribution des secours.

Il reçut froidement, mais aimablement, les indiscrets, leur donna 100 francs et les congédia presque aussitôt, avec quelques phrases polies qui signifiaient :

— "Faites-moi donc le plaisir de me laisser la paix."

On sut peu de temps après qu'il avait visité celles des familles éprouvées qui se trouvaient à Rothéneuf, qu'il avait généreusement donné, mais en priant toujours qu'on ne parlât pas de lui.

Charitable et modeste.

Evidemment, il ne voulait plus, parmi les hommes, connaître que les humbles, les petits. Quand des gens aisés le saluaient, il semblait ne pas les voir ; mais il donnait toujours une poignée de main au paysan, au pêcheur qui venaient à lui cordialement et qui, moins compliqués que les gens riches, ne songeaient plus à lui poser de questions maladroites.

Ils avaient fini par s'habituer à sa longue et maigre silhouette, à sa redingote trop grande que le vent gonflait ; ils auraient même été surpris si, tout d'un coup, il avait disparu de ce paysage, dont il faisait partie maintenant, se promenant, presque chaque jour, dans le sentier qui borde les champs, face à la mer, allant de Rothéneuf à la pointe de la Varde. Et, s'il passait une journée sans venir fumer sa pipe à l'observatoire des douaniers, ceux-ci en faisaient la remarque.

— Bien sûr, il doit être à la pêche, disaient-ils.

Et ils cherchaient sur la pleine mer ; et s'ils ne distinguaient pas sa voile d'un rouge sombre :

— Il doit être à Rothéneuf, pour le lançon.

Cette existence, au milieu de gens si simples qu'ils faisaient partie de la nature et qu'ils ne troublaient en rien la solitude qu'il avait voulu, produisait un bienfaisant changement en M. Delalande, et cela se lisait aisément sur son visage.

Quand il était venu pour la première fois dans le pays, il avait ce qu'on appelle fort justement une figure en lame de couteau, encadrée de favoris secs, carrés, des lèvres minces, serrées, des pommettes à peine saillantes mais durement dessinées, un nez étroit, pincé, et des yeux noirs, profonds, inquisiteurs, de ces yeux qui vous regardent en dedans. — Une classique figure de magistrat.

Maintenant tous ses traits s'étaient adoucis ; ses pommettes, auparavant un peu rouges, tranchant cruellement sur le reste du visage qui était très pâle, comme exsangue, se confondaient dans le hâle général du visage ; ses lèvres s'épaississaient un peu, souriaient plus facilement, et ses yeux s'étaient voilés d'une expression meilleure, bienveillante.

— S'il a eu des chagrins, disait la bonne femme qui lui portait ses provisions, il est en train de les oublier.

Mais sans doute l'été lui ramena le souvenir de ses chagrins avec l'arrivée des baigneurs de Paramé ; car son regard redevenait dur, et de nouveau une indéfinissable mélancolie assombrit ses traits.

Il perdit même un peu sa patience, inaltérable jusqu'alors ; et on le vit, un jour, dévisager avec colère des Parisiens qui, appuyés contre sa grille, l'examinaient en goguenardant, lui et sa maison.

Car il était réellement devenu un simple but de promenade, comme un phare ou un rocher. Une curiosité du pays !

Les hôteliers de la région, les fournisseurs qui renseignaient leurs clients sur les excursions à faire, ne manquaient plus d'indiquer celle de "l'homme sauvage de Rothéneuf."

Et, si M. Delalande, caché derrière un rocher, surprenait la conversation des oisifs qui avaient accompli l'excursion de "l'homme sauvage," il entendait des phrases dans ce genre :

— Il faut être fou pour habiter un endroit pareil.

— C'est un individu qui a dû commettre quelque mauvais coup...

— Et qui en a du remords.

— Ou quelque failli qui n'ose plus se montrer dans les endroits civilisés.

— C'est tout bonnement un homme qui aime la mer, dit un jour un artiste.

Mais cette opinion était bien trop simple pour satisfaire la majorité des curieux. Il fallait une explication plus compliquée à une vie aussi mystérieuse.

Un journaliste parisien, l'un des fondateurs de Paramé, après avoir rencontré une ou deux fois M. Delalande, trouva la vérité. Il dit en riant :

— C'est un juge d'instruction qui cherche, au bord de la mer, l'oubli de ses erreurs judiciaires.

— Mais oui ! s'écria tout le monde ; c'est évidemment cela ! un juge qui a du remords.

Et l'on n'appela plus la maison isolée que la maison du juge.

II — LES REMORDS D'UN JUGE D'INSTRUCTION

L'hiver ramena la solitude sur les rochers de Rothéneuf et la tranquillité dans l'esprit de M. Delalande.

Plus de curieux, plus de Parisiens ! Plus de plaisanteries saugrenues sur sa maison si bizarrement plantée, sur sa sauvagerie ! La grande paix de la mer, qui ne serait plus troublée que par des tempêtes...

Le visage de M. Delalande redevenait tranquille, un peu souriant. Et, à jour, à peu près seul dans ces parages, des douceurs automnales de la mer, — car, cette année-là, il n'y eut pas d'orage au début de l'hiver, — il eut un grand mois de bonheur.

Mais, peu à peu, son œil, habitué à lire au fond des consciences, découvrit chez ses rares compagnons de solitude des symptômes de curiosité nouvelle, une curiosité mêlée d'effroi, comme devant un être fantastique. Il remarqua d'abord cela chez la bonne femme qui lui portait son pain.

Après ses premiers étonnements, elle semblait s'être si bien accoutumée à lui qu'elle le traitait presque aussi indifféremment que ses autres pratiques.

— Eh ! V'là vot' pain... Et ça va toujours, Monsieur Delalande ?

— Toujours, merci.

Elle posait les provisions sur la table et disait régulièrement :

— Allons, à demain.

Et elle repartait, bougonnant un peu contre cette longue course, mais pas trop haut pour ne pas mécontenter un si bon client.

Or, les choses ne se passaient plus ainsi depuis la fin de la saison des bains de mer. Berthe — c'était le nom de cette vieille — entraînait dans la maison, trouvait toujours un prétexte pour bavarder avec M. Delalande, et elle l'examinait ardemment.

— Qu'avez-vous donc à me regarder si curieusement ? lui demanda-t-il un jour.

Elle protesta que jamais elle n'avait commis le péché de curiosité et partit toute confuse.

Le lendemain, elle parut plus discrète ; mais cela ne pouvait durer ; et, au bout d'une semaine, elle s'enhardissait jusqu'à poser des questions :

M. Delalande n'avait donc pas de famille ? Pourquoi était-il venu s'établir à Rothéneuf ? Pourquoi ne retournait-il jamais à la ville ?...

Le solitaire faisait des réponses vagues, sachant qu'il ne faut jamais s'impatienter contre la curiosité des vieilles bavardes ; mais, devant l'insistance de Berthe ; il comprit que la bonne femme avait son plan : elle voulait savoir qui il avait été, et elle représentait la curiosité de tout le village.

Elle se découvrit enfin :

— Vous n'avez pas toujours vécu de vos rentes, comme cela ? Où donc avez-vous gagné de quoi vivre ?

— Berthe, répondit-il d'une voix glaciale, veuillez mettre vos provisions sur la table... et ne plus vous mêler de ce qui ne vous regarde pas.

Berthe n'osa pas revenir à la charge ; elle raconta à ses amis que lorsque "son Monsieur" lui avait jeté cela, avec un regard aigu, elle avait senti son sang "qui ne faisait qu'un tour." Et puis, elle s'en était allée, froide, tremblante. Et maintenant elle croyait ce qu'avait dit le journaliste de Paramé du solitaire de Rothéneuf : bien sûrement c'était un homme qui en avait fait condamner d'autres.

Et, cette même curiosité inquiète, M. Delalande la voyait dans les yeux des paysans, des rares bergers qu'il rencontrait, des pêcheurs, des douaniers.

On était toujours aussi cordial avec lui, on ne demandait pas mieux que de lui rendre de petits services, mais on devenait craintif en sa présence.

Tous les métiers qu'on lui avait assignés jusqu'alors, banquier, fonctionnaire, ingénieur, négociant... étaient des métiers quelconques, peu impressionnants ; mais la pensée que cet homme avait vécu au milieu de criminels, que ses sentences avaient peut-être coûté la vie à d'autres hommes, faisait frissonner.

On n'avait pas d'autres indices pour s'imaginer cela que le visage de M. Delalande et un propos jeté en l'air ; mais cette pensée prenait trop de consistance pour qu'on demeurât dans l'incertitude.

Et le brigadier de la douane annonça qu'il éclaircirait nettement la chose.

Cependant, il se passa quelques semaines avant qu'il osât le faire, et il ne s'y décida que par un temps d'orage qui couvrait à demi le bruit de sa voix.

Ils étaient adossés à l'observatoire, M. Delalande, très silencieux, contemplant des vagues gigantesques qui se dressaient en pics couronnés d'écume puis retombaient avec un fracas épouvantable, et le brigadier murmurait parfois :

— Ah ! la gueuse ! Gueuse de mer !

Et soudain, dans un grondement de tonnerre, comme honteux de son indiscretion, il interrogea timidement :

— C'est y vrai, M. Delalande, ce qu'on raconte dans le pays ?

— Quoi donc, mon ami ?

— Que vous avez été juge d'instruction.

Le brigadier fut étonné du bouleversement qui se produisit aussitôt dans le visage M. Delalande : les traits se contractèrent, leur pâleur devint blafarde et, pendant quelques secondes, il fut oppressé et dut s'appuyer contre le mur.

Puis, se redressant, se dominant, M. Delalande déclara, d'une voix qu'il essaya vainement de rendre calme :

— Oui, mon ami, c'est vrai.

Et presque aussitôt.

— Adieu. A demain.

Et il s'éloignait, vite, ne songeant plus à regarder la mer.

Le brigadier l'arrêta :

— Vous partez sans me donner une poignée de main ?

— Pardon, mon ami, j'oubliais...

— C'est à moi de vous demander pardon ; mais je vous jure que je ne voulais pas vous faire de peine...

— Vous ne m'avez fait aucune peine, je vous assure !... Adieu... adieu...

Il avait hâte de s'éloigner ; et il partit trébuchant parfois sur les cailloux du petit sentier ; et il s'enferma dans sa maison, d'où il ne sortit pas de quelques jours.

Le brigadier avait maintenant des remords.

Il disait à tout le monde :

Si j'avais su que ça lui causerait tant de peine, c'est moi qui aurais tenu ma langue !

Mais le mal était fait. L'évocation de sa vie passée avait à jamais troublé le calme que M. Delalande avait cru s'assurer pour le reste de sa vie.

M. Delalande avait été un des magistrats les plus remarquables de cette époque. Juriste éminent doué d'une grande facilité de parole, d'une voix charmeresse, il aurait pu, en se consacrant au barreau, acquérir une jolie fortune et surtout mener une existence plus riante.

Un goût inné l'avait porté vers la magistrature, et, ses études de droit

à peine terminées, il débuta comme suppléant du juge d'instruction dans une petite ville de province. La première affaire qui lui fut confiée, en l'absence de son chef, le mit aussitôt en évidence, et il marcha à grands pas, arriva tout jeune aux environs de Paris.

Il passa quelques années à Versailles et fut enfin attaché au Parquet de la Seine, où il se créa rapidement une des premières, si ce n'est la première place.

Il aurait pu se marier alors, et de la façon la plus brillante ; il n'eut jamais le temps de se chercher une femme. Lorsqu'il n'était pas pris par les importantes affaires qu'on lui confiait, il était absorbé par ses études criminalistes, ses recherches sur les enfants moralement abandonnés.

Les travaux qu'il publiait, pleins de documents, à côté des plus subtiles analyses psychologiques, étaient grandement appréciés par les savants, par les écrivains, non seulement de la France, mais du monde entier. Il n'est guère plus possible maintenant d'écrire une étude criminaliste sans citer Michel Delalande.

Malgré cette belle et juste réputation, M. Michel Delalande restait simple, fuyait le monde, qu'il n'avait que trop étudié dans son cabinet, et cherchait l'obscurité.

Arrivé à la fin de sa carrière, il éprouvait une insurmontable mélancolie et surtout un grand dégoût de l'humanité. Il n'avait d'autre satisfaction que la conscience d'avoir toujours accompli son devoir.

Jamais magistrat ne fut plus indépendant, ne remplit sa mission avec plus de sérénité. Jamais un régime ne le trouva complaisant.

Mais il avait à peine quitté sa carrière qu'un sentiment inconnu jusqu'alors, pénétrait dans son âme.

Le Remords !

Pour la première fois de sa vie, il se demandait :

— Ai-je toujours été juste ?...

Juste ! certes, il l'avait toujours été, puisqu'il avait toujours obéi à sa conscience.

Mais, au milieu de toutes les affaires qu'il avait dirigées, n'avait-il jamais commis d'erreur ?

Jusqu'à ce moment, il n'avait pas eu le loisir de songer aux affaires passées.

Une instruction était à peine terminée qu'une nouvelle lui était confiée. La nouvelle n'effaçait pas la précédente de son esprit, mais l'en écartait momentanément.

Souvent, il s'était promis de consacrer ses vacances à donner une sorte de révision de ses procès, pour se donner encore une assurance qu'il ne s'était pas trompé ; il n'en avait jamais eu le temps ; ses vacances lui servaient à écrire les livres dont il avait amassé les documents pendant l'année ; et l'année judiciaire recommençait toujours chargée pour lui, qui ne boudait pas à la besogne.

Mais, avec sa retraite, avant même qu'il eût réfléchi au passé, lui vint cette troublante pensée.

— Ne me suis-je jamais laissé emporter par la passion ? Au cours de ma vie, n'ai-je pas fait condamner un innocent ?

Tous ses collègues auraient souri de ses remords, car ses instructions passaient, à juste titre pour des modèles.

Mais le doute, l'inquiétude avaient si rapidement pénétré dans son âme que cette révision de ses procès, bien facile à faire maintenant qu'il était libre, il n'osait pas la commencer.

Il ne repoussait pas d'idée de s'y consacrer un jour, mais plus tard, lorsqu'il serait entièrement dégagé de ce milieu judiciaire où tout accusé est presque inmanquablement considéré comme un coupable.

Sa retraite liquidée, il disparut. Aucun de ses anciens amis, aucun de ses collègues ne le revit ; il s'était établi dans un petit village, non loin de Paris et pensait vivre inconnu ; mais, à l'été, des Parisiens venaient chercher là l'air et la verdure ; il redouta des rencontres fâcheuses et partit pour la mer.

Après avoir un peu exploré toutes les côtes, il choisit la baie de Saint-Malo comme centre de ses excursions ; et, dans le spectacle admirable et éternellement renouvelé de la mer, il trouva momentanément la tranquillité et l'oubli.

Mais il revenait à peine vers Paris que l'idée obsédante, lancinante, se présentait à son esprit.

Le remords devenait, de jour en jour, plus cuisant.

S'il avait eu d'autres intérêts, quelque but ambitieux, des charges de famille, il n'aurait sans doute jamais connu de telles pensées : mais toute sa vie, il n'avait pas été autre chose qu'un juge. Toute son intelligence, sa volonté, son énergie, son être entier avaient été consacrés à l'étude et à la recherche de la criminalité ; il avait cela dans le sang, dans les muscles, dans le cerveau. Il ne pouvait oublier.

Enfin, sa maison construite à Rothéneuf, sa vie solitairement arrangée, il se crut sauvé de ces remords, vraiment absurdes chez un homme tel que lui.

Et voilà qu'une simple parole du brigadier de la douane le rejetait dans les doutes, dans les obsédantes inquiétudes des années précédentes.

Et, depuis qu'il s'était enfermé dans sa maison, son esprit n'avait pas reconquis un seul instant sa liberté.

D'abord, il avait éprouvé un chagrin naïf, presque enfantin, parce que son secret était connu des gens du pays.

Comment cela était-il arrivé ? Sans doute, un Parisien, un de ces curieux qui venaient s'appuyer contre sa grille, l'avait involontairement trahi.

— Eh quoi ! ce sauvage, cet original qui vit seul au bord de la mer, vous ignorez donc qui il est ? Mais c'est tout simplement le juge d'instruction Michel Delalande."

(A suivre).



LE VIDO

Le **Vido** est une eau composée de plantes aromatiques et emollientes qui assouplissent la chair, communiquent à la peau une douce odeur et en amolissent puissamment les callosités.

Le **Vido** guérit comme par enchantement toutes les maladies de la peau et fait disparaître les rides. *Gratuit notre tirret sur la beauté*

THE MONTREAL CHIMICAL CO.
216 RUE ST-LAURENT, MONTREAL

Envoyez vos commandes des maintenant

Mesdames et messieurs.—soignez vos propres intérêts. Il vient d'être découvert un remède vraiment merveilleux pour faire pousser les cheveux et pour la beauté du teint. Dans six semaines de temps, cette nouvelle préparation fait pousser les cheveux sur la tête la plus chauve; elle a le même effet pour la barbe. Les dames ne devraient pas manquer de se procurer ce tonique si elles tiennent à une belle chevelure. J'ai aussi une superbe préparation pour blanchir le teint, qui, dans un mois, mettra votre peau aussi blanche que possible. Il ne nous est jamais arrivé de vendre deux bouteilles de cette préparation à personne, car une seule bouteille avait suffi pour remettre le teint. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le teint une fois blanc, retient pour toujours sa blancheur. Elle enlève également les rousseurs. La préparation pour les cheveux se vend 50c la bouteille, et celle pour le teint la même chose. Nous envoyons chaque commande, sur reçu du montant, sans frais extra. Adressez vos commandes à

R. RYAN,
350 GILMOUR ST., OTTAWA, ONT.

P. S.—Nous acceptons les timbres de poste pour de l'argent; mais les personnes qui font une commande, nous rendraient un grand service, en ordonnant pour un dollar à la fois, car cela représente la quantité du remède qu'il faut pour obtenir une guérison, et nous cause moins de trouble dans l'expédition des commandes.

THEATRE ROYAL

Semaine commençant lundi, le 17 Avril.
Après-midi et soir.

ROSE HILL ENGLISH
- - - **FOLLY CO**

La représentation par excellence, burlesque et vaudeville, 30 figurants; 10 spécialités hors ligne. Danseuses françaises et le célèbre burlesque musical:

"THE FAKIR'S DAUGHTER"

Admission, 10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra. Plan de la salle visible au théâtre de 9 heures a.m. à 10 heures p.m.

Semaine suivante: "DOWN IN DIXIE."

CAPITALISTES
SPECULATEURS

Vous ferez bien d'**ACHETER** par l'entremise

— DE —

FRED. R. ALLEY
116 Rue St-Jacques
TELEPHONE 1251 MONTREAL

VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT

Question d'Art

Nous avons vu cette semaine des photographies sortant de chez

M. DU JARDIN
PHOTOGRAPHE
538 RUE LAGAUCHEIERE
(Coin St-Laurent)

qui sont bien les spécimens les plus artistiques que nous ayons encore vus.

Ces photographies sont parfaites d'une netteté et tout à la fois d'une douceur de tons qui en font de véritables tableaux.

NOUVELLE ÉDITION DU

JEU DE POKER!

10 CENTS LE VOLUME, 10 CENTS

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

10 CENTS LE VOLUME, 10 CENTS

Franc de port.

Le "Samedi," 516 rue Craig
MONTREAL

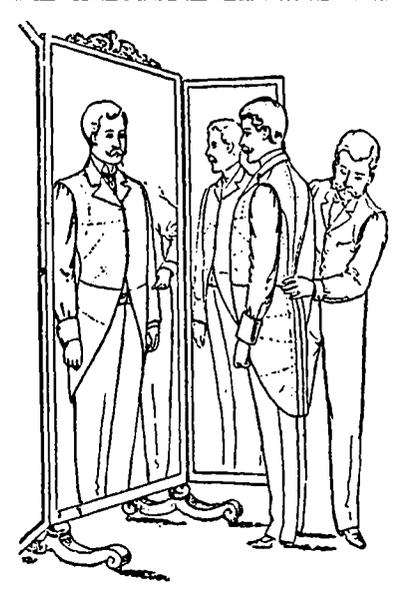
Primes du "Samedi"

COUPON No 22

10 coupons consécutifs, avec \$1.50, pour une montre; 10 coupons consécutifs, avec \$1.50, pour un bracelet en argent solide; 5 coupons consécutifs, avec 50 centins, pour un bracelet d'une valeur de \$2; 1 coupon, avec 25 centins, pour une épinglette pour homme ou dame.

— NUMÉRO DU —

27 AVRIL 1895



ARTHUR PELTIER
Tailleur-Fashionable

Les meilleures coupes et les dernières modes du printemps

GRAND CHOIX D'ETOFFES DE SAISON
1837 Rue Ste-Catherine

F. KELLY
Relieur et Regleur
No 1 Rue Bleury
MONTREAL

VOULEZ-VOUS RIRE ?
OUI—Eh bien

ABONNEZ-VOUS
... AU ... **CANARD**
Journal Humoristique Illustré

Abonnement: - 50 Centins
Payable d'avance

S'adresser à
A. P. PIGEON
ADMINISTRATEUR
1786 RUE STE-CATHERINE
MONTREAL

POIRIER, BESSETTE & CIE
IMPRIMEURS
516 Rue Craig, Montréal.

Impressions de toutes sortes exécutées avec soin et promptitude.

"Shakespeare"
de **Fortier**

Le meilleur Cigare a 5 Cents

QUI A JAMAIS ÉTÉ OFFERT AU PUBLIC

ESSAYEZ-LE

LA

Société Artistique Canadienne
1866 RUE SAINTE-CATHERINE

PROCHAIN TIRAGE
24 Avril '95

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION } Le Numéro 59,678 a gagné le prix de \$1,000.
ou Do 18,178 do 400.
17 AVRIL } Do 15,919 do 150.

La liste complète des autres 2,848 prix est fournie gratuitement en s'adressant au bureau de la Société.

N.B.—Les tirages ont lieu à la Salle Saint-Joseph, rue Ste-Catherine, à 2 heures. Le public est invité. Admission gratuite.

LE CIGARE



Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturé par - - - VILLENEUVE & CIE
1200, 1202 et 1204 rue St-Laurent, Montréal

nl 12-95

50 ANS EN USAGE !

**DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU
DR GODERRE**



POUR
**GUERISON
CERTAINE**

DE TOUTES
Affections bilieuses,
Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

A. E. De Lorimier, L.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.

**DE LORIMIER & GODIN
AVOCATS**

Banque du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,

TÉLÉPHONE 1937. MONTRÉAL
avril 7-9

L'allumette qui
s'allume toujours
ne coute pas plus
que l'allumette qui
ne s'allume pas
toujours.

**LES ALLUMETTES DE
E. B. EDDY
S'ALLUMENT TOUJOURS.**

JOSEPH BROUSSEAU

Marchand de Bois de Sciage

Constantment en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Épinette, Pruche, Latex, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE

Telephone 6166 fini 1-95

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDÉ ET QUINA
Tonique puissant pour guérir:
**ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX**
Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES,
Longues convalescences et tout état de
langueur caractérisé par la perte de l'appétit et
des forces.
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent Général pour le Canada, MONTRÉAL.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

107 Rue St-Jacques, (Imperial Building)

MONTRÉAL

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.
9-Oct

BUTTE AUX VENTS

EAU MINÉRALE

Propriété de VARENNES

GASP. MASSUE

Seul Agent et Embouteilleur

ARTHUR COOPER, - 79 Avenue Papineau

MONTRÉAL

Manière de Poser
Nouvelle les Dentiers sans Palais
DENTS POSÉS SANS PALAIS
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité
et fait les Dentiers d'après les procédés les plus
nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes
de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de
Vieilles Racines.

A VENDRE

Un Magnifique TERRAIN

VACANT

Situé sur la rue St-Denis

Dans le Quartier St-Denis

Grandeur: 50 pieds de front par
127 pieds de profondeur

AVEC RUELLE

S'ADRESSER AU . . .

NO 516 RUE CRAIG



Petit Duc, La Fine Champagne, La Champagne R. V. B.
6 Jan. 96.

Cie Coloniale
CHOCOLATS
DE
QUALITÉ SUPÉRIEURE
Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris
DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTÉ
CHOCOLAT
DU
Planteur
COMPOSÉ UNIQUEMENT
de CACAO et de SUCRE
Et dans TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS
A PARIS

NOTA. — Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada. LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES
DE MONTRÉAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.